

Zeitschrift: Les intérêts du Jura : bulletin de l'Association pour la défense des intérêts du Jura
Herausgeber: Association pour la défense des intérêts du Jura
Band: 42 (1971)
Heft: 12

Artikel: Feuilles éparses : au printemps sous l'orage
Autor: Moine, Virgile
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-825181>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Feuilles éparses

Au printemps sous l'orage

par VIRGILE MOINE

Avant-propos

L'an dernier, l'ADIJ a généreusement consacré son numéro de décembre à publier mes « Feuilles éparses et glanures de la Belle Epoque », souvenirs d'enfance écrits sans aucune prétention, avec le seul désir de faire revivre une époque et des personnages d'avant 1914, dont les traits s'estompent et que commence à recouvrir la poussière de l'oubli.

Encouragé par de nombreux lecteurs et pris à mon propre jeu, j'ai continué à égrener mon chapelet de souvenirs, de 1914 — qui marque la fin d'une société quiète et bourgeoise, la « Belle Epoque » de mon enfance — à 1919, début de ce qui devait être une ère de Paix et de Fraternité universelle (majuscules à dessein). Mon adolescence s'écoula entre ces deux dates, secouée par le fracas des armes, dans une école normale, jadis ancien couvent aux murs épais et lourds d'histoire. On y vivait, insoucieux et fraternels.

Ma génération d'Helvètes n'a vécu que de très loin les sanglantes hécatombes, la tristesse des camps de prisonniers, la capiteuse griserie des défilés dits de la victoire ou le retour amer dans la patrie en ruines. Grandie sans accrocs graves sous un ciel menaçant qui ne crevait jamais, elle a pu chanter, au printemps de la vie, « Venise la jolie », « Le temps des cerises », « Ferme tes jolis yeux » et autres sirupeuses mélodies d'adolescents en pleine floraison sans se soucier de la méchanceté des hommes et de l'agaçante prévoyance des autorités qui veillaient sur le sort commun.

Je souhaite que mes lecteurs retrouvent ou trouvent dans le « Printemps sous l'orage » la saveur juteuse et charnue de leur adolescence, les reflets de leurs élans juvéniles, de leurs enthousiasmes, de leurs critiques explosives ou corrosives, de leurs déceptions et de leurs révoltes, de leur foi aussi dans les destinées de la jeunesse, immuable, honnête et farfelue.

Novembre 1971.

U. M.

I. Les jours brûlants de l'été 1914 à la tête d'étape de Moutier

A 14 ans, quelques poils follets au menton et des cheveux en épi marquant la fin de l'enfance, je suivais d'un regard d'envie les longs convois militaires qui marchaient vers la frontière¹. La vie redevenait lentement normale. Nous, les écoliers, on pensait bien que les vacances se prolongeraient, car nos classes abritaient des troupes de passage à Moutier, et plusieurs maîtres étaient sous les drapeaux.

¹ « Bulletin de l'ADIJ », décembre 1970.

Quelques événements-chocs avaient bouleversé petits et grands : la violation de la Belgique par les armées du kaiser — on pensait à la fable du loup et de l'agneau — la conquête foudroyante de la Haute-Alsace par le général Pau, un illustre manchot, et l'entrée triomphale des Français à Mulhouse. Affecté comme scout en qualité d'estafette à la tête d'étape, j'avais la chance de suivre les opérations sur une carte d'état-major. Un fourrier y déplaçait, au fur et à mesure du reçu des nouvelles, de minuscules papiers coloriés percés d'une épingle et représentant le flux et le reflux des armées aux prises. Comme je m'acquittais avec zèle, enfant de troupe de ce cénacle de « vieux » messieurs, de tâches plus domestiques que martiales — ravitaillement en journaux et en tabac, remise de plis fermés aux centraux télégraphiques de la gare et du village — on finit par m'admettre dans le Saint des saints où, pouvant consulter la carte mystérieuse des opérations, je retrouvais des noms familiers entendus mille fois à Montignez et à Bonfol et qui évoquaient des horizons aux lignes bleues, limites de mes évasions enfantines : le Ballon d'Alsace, le Ballon de Guebwiller, la Schlucht, Thann, Massevaux, le Sundgau, Altkirch, Dannemarie, la Lague, l'Ill... Je frémissais d'aise, comme le gros public, en prenant connaissance des succès français, alors qu'à la tête d'étape on craignait un traquenard du commandement allemand.

Puis il y eut d'autres cartes qui tapissèrent les murs du bureau : un front étendu, de la frontière suisse à la mer du Nord, sans grands détails. Et des noms me reviennent en mémoire : les forts de Liège et le général Lémane, Charleroi et la bataille des culottes rouges et des saint-cyriens à casoar blanc, le Grand Couronné de Nancy et le général de Castelnau dont le nom me charmait, Joffre à la bonne tête ronde et pacifique, von Kluck, Galliéni au bec d'aigle et portant lorgnons. Des noms encore : Laon, Craonne, l'Aisne, Reims, dont l'orthographe bravait la prononciation.

Le major Amiguet, très paternel, pour m'aider à tuer le temps, m'avait prêté un dépliant, comme il m'aurait offert un Conan Doyle ou un Gustave Aimard : l'« Ordre de bataille de l'armée suisse », sur lequel s'articulaient en des signes cabalistiques et conventionnels les corps d'armée et leurs fractions jusqu'au bataillon. Ce tableau synoptique m'intéressa tant qu'il rejeta dès lors dans l'ombre toutes les tables en « ique » — divisions géologiques, classifications botaniques, éléments chimiques, etc. — que s'efforcèrent de m'ingurgiter, au cours de mes études, de savants et consciencieux pédagogues. Il m'imprégna si bien que mon intérêt pour l'armée en fut définitivement fixé.

Le capitaine Boissonnas, de son côté, surestimant mon jugement de potache, me passait régulièrement la « Gazette de Lausanne » et le « Journal de Genève », dont j'avais jusqu'alors ignoré l'existence ou presque. Ces quotidiens, que j'avais le temps de lire presque de bout en bout, me révélaient subitement, sur la situation générale, des articles dont je ne pouvais cependant saisir tout le sérieux, la subtilité et le sens civique. Mais je sentais, au-dessus et au-delà de mon intransigeance franco-ajoulote et de mon exclusivisme jurassien, des appréciations nuancées, profondément suisses, francophiles certes, mais dégagées de tout chauvinisme. Ce qui ne m'empêchait pas de sauter sur mon vieux « Démocrate », que je lisais avec avidité, mais d'un œil plus critique.

Vers la mi-septembre, les mouvements de troupes avaient cessé dans la région de Moutier. La tête d'étape fut repliée. Je rendis mon brassard fédéral et mon lourd vélo, plus lourd qu'une charrue, et j'abandonnai, le cœur gros, un poste que je considérais comme le centre du monde et deux officiers qui m'avaient apprivoisé, traité avec bonhomie et canalisé le besoin de servir qu'ils avaient pressenti chez un ardent galopin qu'on aurait pu traiter comme un saute-ruisseau. Aussi appréhendais-je de retrouver le chemin du collège, une discipline puérile, des examens, des contrôles, du prêchi-prêcha. Cependant, j'aimais l'école : un appel encore obscur me poussait vers l'enseignement, car l'heure approchait de choisir une carrière...

II. A la croisée des chemins : le choix d'une profession

Il est probable que si mes parents avaient alors habité Porrentruy, siège de l'Ecole cantonale, le problème ne se serait pas posé avec tant d'acuité. Elève du progymnase — qui tient lieu d'école secondaire des garçons — j'aurais passé au gymnase, suivant la promotion normale, par amour de l'étude ou par crainte du changement, en vertu de la loi d'inertie ou de celle du moindre effort, pour devenir bachelier, sauf accidents de parcours, après trois ans et demi d'études. Ma vocation, si vocation j'avais, pouvait poindre, mûrir et s'épanouir.

Les vallées du sud du Jura, en revanche, n'envoyaient à cette époque que quelques rares élèves à l'Ecole cantonale, fils de médecins, d'avocats, de pasteurs, destinés à maintenir la tradition paternelle. Il fallait disposer d'un certain capital pour prendre chambre et pension à Porrentruy à l'âge ingrat, loin du foyer familial. Les Ajoulots et quelques Delémontains formaient le gros contingent des gymnasiens². Les bourses étaient d'ailleurs inexistantes et nul, sans forfaire à l'honneur, ne se serait hasardé à quémander l'aide publique, d'autant plus que le baccalauréat, sans ouverture sur la vie, ne débouchait que sur un long et mystérieux tunnel, l'Université, dont on parlait avec respect sans en connaître les rouages et la mission précise.

Dans un monde désarticulé et semi-paralysé par la mobilisation de guerre, tout travaillant au ralenti — à l'exception des ateliers de mécanique qui commençaient à s'équiper pour usiner de la munition — je devais choisir ma voie presque *ex abrupto*. Bien qu'ils aient eu trois autres bouches à nourrir, mes parents me laissaient le libre choix, sachant surtout que les dieux n'avaient déposé dans mon berceau aucune aptitude manuelle et que je n'imiterais pas mes condisciples attirés vers la mécanique et dont la plupart devinrent des techniciens habiles et créateurs portant au loin le renom du travail prévôtois et des vallées jurassiennes. Si je fichais un clou dans une planche, il en ressortait de guingois et je me meurtrissais un ongle ; un clayonnage au jardin s'achevait par une avalanche et les provisions de bois que j'entassais au bûcher ou sous l'auvent finissaient par s'effondrer, à telle enseigne que

² L'ouverture du Gymnase français de Bienne, en 1956, a comblé une lacune. Près de cinq cents bacheliers du Jura-Sud et de la Prévôté y ont conquis leur grade, assurant la relève universitaire et technique d'une région où les cadres et les professions libérales étaient clairsemés. L'Ecole cantonale n'en a pas pour autant souffert dans son recrutement.

mon droit d'aînesse s'étriquait sous les rires moqueurs de mes cadettes de sœurs. Ouvrier, artisan ou manœuvre, mécontent de mon sort, j'aurais grossi le contingent des hargneux, des désaxés et des prolétaires en révolte. Et mes parents le pressentaient sans qu'on consultât les psychologues, orienteurs professionnels, mages et magiciens qu'ignorait la société aux structures immuables d'avant 1914.

Mon père, en contact quotidien avec la basoche et la magistrature, rêvait de faire de son rejeton un notaire, futur greffier ou président, le sommet d'un ordre social et politique dont il assurait la défense ! L'un ou l'autre tabellion l'encourageait, notamment M^e Périnat, président du tribunal de district, un ami de la famille. Après un apprentissage de clerc, un stage en Suisse alémanique, paraît-il, j'en saurais assez pour subir avec succès un examen spécial d'admission à la faculté de droit. A cette époque, le baccalauréat n'était pas exigé, *Pater dixit*.

A peine étais-je démobilisé — terme bien pompeux pour un scout — que mon paternel, du ton le plus doucereux qui soit, m'enjoignait, l'air de rien, puisque j'étais en vacances, de me rendre chez M^e Jambé, un jeune avocat fraîchement installé à Moutier. En service à la frontière, celui-ci passait en coup de vent à son étude un jour par semaine, histoire de traiter les causes essentielles, alors que sa sœur, Mlle Lucie, douce et jolie, assurait la permanence et liquidait les affaires courantes.

Tout le long du jour, je classais et collationnais des dossiers, je complétais des répertoires d'une écriture gauche et pâteuse d'écolier et je multicopiais sous une presse qui exigeait plus de biceps que d'attention — le papier carbone n'étant pas encore d'un emploi courant — des lettres, des sommations, des commandements de payer bigarrés qu'on mouillait légèrement avant de les décalquer dans un registre. Et surtout je fourrais le nez dans maints dossiers qui me dévoilaient soudain une société d'adultes tavelée de vices : procès civils auxquels je ne comprenais rien, divorces, calomnies, escroqueries, recherches en paternité. Les héros ? Je les côtoyais dans la rue et les saluais, car les enfants, à Moutier, saluaient tous les adultes. Or, j'avais vue sur l'envers du décor : X était criblé de dettes, Y avait mis enceinte une des ouvrières de son atelier. Comme on m'avait obligé au secret le plus strict, je ravalais ma salive, mais à quel prix ! De véneneux dossiers me révélaient les faiblesses humaines bien avant que j'aie lu Balzac, Zola et Maupassant. Pour comble, j'y prenais une curiosité morbide, sans le confesser à mes parents.

L'intermède de l'étude Jambé ne dura qu'un mois, interrompu par la fin des vacances. A mon silence, mon père comprit que la basoche n'avait aucun attrait pour son rébarbatif moinillon.

Il y eut une autre tentative, plus timide. M. Peter, gérant d'une des deux banques de la place, était disposé, sur les conseils de M. Sautebin, directeur du collège, à m'engager comme apprenti. Or, rien n'y fit, ni le miroitement d'un avenir prometteur, ni les reproches au sujet de ma prétention, de ma vanité et de mes incertitudes. La banque ? Des guichets où l'on recevait et l'on rendait de l'argent, où l'on grattait du papier et contrôlait des comptes, que sais-je encore ? A la vérité, je ne savais rien et ma fatuité de coquebin me tournéboulait l'esprit !

Tout de go, je déclarai un jour à mes géniteurs que je deviendrais instituteur et que je désirais entrer à l'Ecole normale. Mon père s'inclina,

bien qu'il appréciait plus l'instruction que le ton volontiers sentencieux de ceux qu'il appelait les « Schulmeister » ! Quant à ma mère, souventes fois plus gendarme que son gendarme d'époux, elle était ravie. D'instinct, par atavisme paysan, tout son être se hérissait contre les puissances mystérieuses que représentaient les banques, les magistrats, les tabelions, le papier timbré. Son idéal naïf et simple s'appuyait sur deux colonnes du temple : l'Eglise et l'Ecole. Et que son fils devînt instituteur la rendait fière comme s'il était entré en religion. Elément conservateur de la cellule familiale, elle croyait engager son « petit » dans un chemin tranquille, lumineux et fleuri, à l'abri des grains et des secousses de la politique et de la coriace concurrence des hommes. Foin de la basoche et des comptables ! Une classe, une école comme un presbytère, un jardin, un rûcher, une bibliothèque, des vacances, le respect d'une population... Pauvre mère, humaniste sans avoir lu Horace, si elle avait pu sonder l'avenir !

M. Sautebin fut avisé de notre décision dont il se réjouit. Un condisciple, Henri Gobat, suivit mon exemple.

* * *

Choisissais-je vraiment ma voie en entrant à l'Ecole normale ? Un adolescent follet en pleine effervescence, yeux et naseaux ouverts sur le monde, à l'imagination débordante, plus contestataire que docile, obéissait-il à un appel intérieur ? On en pouvait douter, car seules m'intéressaient l'étude et la lecture, les romans historiques et policiers, l'histoire et la géographie, la découverte du monde dans le temps et l'espace. Néanmoins l'école me retenait par un tissu d'habitudes et j'en appréciais la chaude camaraderie du clan, le cadre ordonné, la facilité de m'imposer dans une société restreinte où j'étais volontiers autoritaire envers les mâles et rodomont envers les filles.

Il est donc possible — je l'avoue sans vergogne — que j'aie obéi, privé des vertus pestalozziennes de patience et de modération, à l'inconsscient appel d'un besoin de commander, diriger, mener, coordonner, mû par la soif d'autorité qui se manifestait librement alors que j'étais chef de bande à Tripoli-Moutier, à la tête de mes garnements italo-suisses. Le pupitre « magistral » ne symbolisait-il pas l'autorité suprême dans cette pédagogie caporalisée d'avant 1914 ? Le choix d'une profession échappe souvent aux critères de la froide raison, surtout quand l'éventail des métiers est restreint, dans une société statique, artisanale et s'éveillant à peine à l'éclosion industrielle et scientifique.

Au-delà des lignes bleues du Jura, j'aurais certainement répondu à l'appel du grand large : préparation militaire, écoles spéciales, stage aux colonies, griserie des héros. Jouvenceau donquichotesque, du moins je le croyais dur comme fer !

1914-1915 : Triste hiver et hiver triste

Vers la mi-octobre, on reprit le chemin de l'école. L'esprit studieux se relâchait chez les seniors, car chacun pensait à la libération proche, à la suppression des contraintes scolaires, d'autant plus que nombre d'entre nous avaient remplacé, pendant ces vacances prolongées, les hommes mobilisés. Le travail aux champs, la cueillette des baies et des champignons, le ramassage du bois mort, l'aide intéressée dans les maga-

sins et les échoppes donnaient à l'école un goût amer et suranné. A quoi bon ? Ça et là, l'angoisse s'installait dans les familles privées de travail et de secours substantiels. Les soldats du landsturm, puis ceux de la landwehr avaient retrouvé leurs foyers, qui en septembre, octobre ou novembre. Mais le gros de l'armée était maintenu sur pied, le prix des denrées de première nécessité augmentait, et la nervosité aussi, du moins d'après ce qu'affirmait mon père dont le royaume de Tripoli se vidait de ses habitants rappelés dans leur patrie après achèvement du tunnel, en octobre.

L'intérêt pour les opérations subissait des hauts et des bas ; on observait le brasier à distance, on voyait la flamme danser et menacer, frôler sans brûler jamais. A l'ouïe des succès français et russes, le moral grimait au beau fixe. On affirmait que la guerre serait de courte durée, que le rouleau compresseur russe écraserait tout et que rien n'endiguerait le flot moscovite. La victoire de Hindenburg sur Rennenkampf (je ne pouvais croire qu'il s'agissait d'un général russe) en Prusse orientale n'apparaissait que comme un banal incident. On ne parlait plus des Allemands, mais des Vandales, et dans notre classe un mot faisait fureur : la tribu des Goths, formée des Ostrogoths, des Wisigoths et... des saligauds ! « Ils » utilisaient des balles dum-dum, la faim « les » guettait à cause du blocus. Ça ne pouvait pas durer.

A la Marne succéda la guerre de tranchées, la guerre des fourmis. Je lisais les journaux, mais moins avidement, car apparaissaient des noms nouveaux de régions et de villes sans résonance intime : la Flandre, l'Artois, Arras, Ypres, Dixmude, Nieuport. L'incendie s'éloignait, mais des étincelles nous léchaient soudain. C'est ainsi que le caporal Gœtschel, de Delémont, fils unique d'un brillant avocat et conseiller national, étudiant en droit à l'avenir riche de promesses, trouvait la mort dans un stupide accident dû à l'étourderie d'un camarade de service, dans un poste près de Roggenbourg : une balle laissée dans un fusil l'atteignait en plein cœur lors d'un nettoyage d'arme. Premier enterrement militaire d'un soldat jurassien, fils unique, espoir d'une génération, mourant à 20 ans. Drame comme il s'en passait des milliers sur tous les fronts, mais qu'on ressentait ici dans toute son atrocité et qui pendant quelques jours rejeta dans l'ombre les nouvelles de la guerre.

Il y eut aussi un incident dont mon père parla avec indignation : un officier de cavalerie zuricois avait ordonné à son peloton de tirer sur la gare de Delle, fort heureusement inoccupée. Si les Français, présents, avaient riposté ? Excuse des autorités suisses, indignation générale. L'auteur de mes jours, déchargé de la surveillance de Tripoli-Moutier, collaborait avec des collègues bâlois détachés à l'armée pour surveiller les éléments douteux de la région. Comme il avait déclaré que ledit officier devait être fou ou saoul pour avoir agi ainsi, les policiers bâlois se mirent à le boudier comme s'il... était suspect lui-même !

Des obus tombèrent, à peu près à la même époque, sur le Largin, à proximité de Bonfol. Ma mère, inquiète, ne pensait qu'à ses parents laissés au village natal où chacun continuait à œuvrer sans se soucier beaucoup des combats proches, paysans et frontaliers acceptant la folie des hommes comme les caprices du temps. A Moutier, on discutait fort, et les obus ne pouvaient provenir que de canons allemands...

A l'occasion de la Saint-Martin, à la mi-novembre, quand les paysans ajoulots ont rentré toutes les récoltes et achevé les durs travaux, ils bouchaient le porc gras, invitaient parents et amis de la ville, festoient et ripaillent trois jours durant en l'honneur du saint le plus gaulois et généreux qui soit. J'avais accompagné mon père à Bonfol, dans la tribu maternelle, puis à Beurnevésin où demeurait un de mes oncles. Ce ravissant village, proche de Réchésy et de Pfetterhouse, alors à la soudure de trois Etats, possède une église rustique, joyau du genre. Elle coiffe le village qui semble sommeiller à ses pieds. Beurnevésin alors ne dormait guère. Chaque maison hébergeait des soldats faisant bon ménage avec les autochtones. Ceux-ci les ravitaillaient sans en tirer grand profit, et des amitiés, des amourettes, voire des amours se tissaient. Tout semblait très calme, beaucoup plus qu'à Moutier. Il est vrai que la gêne ne hantait pas les foyers paysans. Néanmoins, on n'était qu'à quelques kilomètres du front des belligérants, à son pilier sud. Et mon oncle contait avec force détails l'aventure, narrée souvent depuis, d'une patrouille de uhlans, tout de feldgrau vêtus, fourvoyés en Suisse en croyant explorer vers Delle, arrêtés et désarmés par des soldats ajoulots du landsturm et emmenés à Porrentruy. Banal incident, mais dont on parlait comme d'un fait d'armes entré dans la grande histoire, digne de Tell, de Winkelried et des héros de Morat !

Les gens du lieu ne se plaignaient que d'être obligés de posséder un laisser-passer pour se rendre aux champs jouxtant la frontière, de sorte que nous étions rivés au village. J'avais tant rêvé de me rendre au fameux point 509 dont tout le monde parlait et d'où l'on avait vue sur la vallée de la Largue et les tranchées franco-allemandes !

Au cours de l'hiver, les combattants s'enterrèrent dans des abris gluants. Les poilus hirsutes et le pinard, élixir du soldat, connurent la vogue. Je ne suivais plus les opérations militaires que d'un œil, saisi soudain par l'angoisse d'affronter l'examen d'admission à l'Ecole normale, bien que le directeur Sautebin nous ait tranquilisés, mon ami Gobat et moi. D'ailleurs, dans une volière dont tous les oiseaux ne rêvaient qu'envol et liberté, les amateurs l'emportaient, et nos maîtres, avec raison, se refusaient à forcer la préparation de quiconque et à conduire à l'abreuvoir des ânes repus et sevrés, comme disait H. Rougemont, qui ajoutait : « Il n'y a que les maquignons qui truquent leurs rosses ! » Il m'encourageait à embrasser l'enseignement, m'assurant qu'un brillant avenir me sourirait... de la Montagne de Moutier, comme « régent » à 120 fr. par mois, jardin et chauffage compris, jusqu'au rectorat de l'Université de Berne, 600 fr. par mois, sans jardin ni chauffage !

Il était de bon ton, il y a cinquante ans, avant l'invasion du disque, de la radio et de la TV, de donner une éducation musicale aux enfants. J'avais hérité, à Tramelan, d'un violon trois quarts, et ma mère, désireuse de hisser son rejeton dans la gent instruite, avait décidé que pareil instrument — il était truqué et portait dans l'âme une petite étiquette Stradivarius ! — méritait d'être employé. Et je dus me soumettre, bien qu'aucune disposition spéciale ne m'ait poussé vers l'exécution musicale. Pendant deux ans, je me rendis chez M. H. Staehli, un jeune maître, mon aîné de sept ou huit ans, qui m'inculqua avec science et conscience les éléments de l'art d'Euterpe. Avec patience, il supporta les pizzicati

et les arpèges avortés, subit les « sanglots longs du violon » et me traita toujours en aîné compréhensif, me gratifiant, dès qu'il apprit mon désir d'entrer dans la carrière, d'un goguenard : « Bonjour, collègue ! »

Muni de tant de viatiques, allais-je échouer au seuil de la Terre promise ?

III. L'Ecole normale d'il y a soixante ans

Généralités et digressions

Comme le conseille Platon dans sa « République », il importe de prendre du recul vis-à-vis de ce qu'on regarde de près. Zoïles aigris ou jeunes prétentieux se croyant les magiciens du progrès ne peuvent juger sainement d'un système suranné. Pas plus que ces politiciens qui rape-tissent le passé pour les besoins de leur cause et mieux glorifier ce qu'ils croient être leur œuvre ou les conquêtes du régime, comme si les institutions n'étaient pas la résultante d'un besoin collectif et une sécrétion de la société à un moment donné.

L'Ecole normale à laquelle je me destinais, fondée par les libéraux de 1830, ressemblait singulièrement à ses sœurs d'outre-Jura, ou aux *Seminarien* de l'Empire allemand, pépinières d'enseignants, humbles et dévoués serviteurs de l'Etat, chargés de prêcher dans les communes l'évangile civique qui guida tant d'honnêtes gens et les conduisit, en rangs serrés, sous l'égide de la Nation, aux frontières menacées de 1914. Expression d'une civilisation stable et terrienne, baignant dans un climat dominé par la raison d'Etat, l'Ecole normale devait former un type d'éducateurs répondant aux exigences moyennes des bourgs et des villages : instruire la jeunesse selon un canon autoritaire et positif, diriger la chorale ou la fanfare, tenir l'orgue paroissial, conseiller les humbles, en un mot animer la vie sociale et culturelle de la communauté. Oeuvre de *factotum*, mais de caractère sacré. Maigrement rétribué, mais honoré d'un titre simple et explicite, le « régent » ou le « maître », pour peu qu'il fût de bonne trempe, gagnait plus de marques de respect et de reconnaissance que d'espèces sonnantes et trébuchantes.

Les écoles normales d'institutrices, ignorées par la raison d'Etat, restaient dans l'ombre, et certains esprits grincheux prétendaient qu'elles étaient des pensionnats de jeunes filles où l'on acquérait à bon compte diplôme, éducation et instruction.

La raison d'Etat n'imprègne plus l'attitude et les programmes des Ecoles normales qui se proposent, avec raison, de former des éducateurs avant toute autre considération. Les « régents » et « maîtres » du siècle passé sont devenus des « instituteurs », fonctionnaires au service de l'école instituée par l'Etat. Depuis une vingtaine d'années, pour des raisons d'ordre pédagogique et politique, l'égalité et les droits civiques des femmes étant admis partout, on ne connaît plus que des « enseignants » dont la formation dans des établissements différents apparaît de plus en plus comme un anachronisme, toutes les autres écoles, du jardin d'enfants à l'Université, revêtant un caractère mixte. La gamme des professions nées de la technique — mécanique, électronique, électricité, *mass media*, commerce et transports, chimie, photographie, etc. — l'octroi généralisé des bourses et la multiplicité des gymnases compliquent singulièrement le recrutement des éducateurs et

oblige les Etats industrialisés à confier de plus en plus l'enseignement primaire aux seules institutrices, solution qui, loin d'être idéale, provoque de trop fréquentes mutations. Ni les avantages matériels, ni le recyclage ne modifieront les données du problème. Avant vingt ans, les écoles normales, par la force des choses, deviendront mixtes — si les institutrices le demandent ! — ou seront le rameau supérieur et indépendant des gymnases où les futurs enseignants, attirés à 18 ans par une « vocation », — sans forcément posséder le baccalauréat — s'initieront aux disciplines strictement pédagogiques et artistiques (chant, musique, histoire de l'art et arts appliqués, gymnastique, psychologie et sociologie). Toute les combinaisons sont possibles, horizontalement et verticalement, permettant des cours mixtes et des cours parallèles. D'ailleurs, les nouvelles Ecoles normales de Langenthal, Bienne-romand et Bienne-allemand sont déjà mixtes, et la puissante Société des instituteurs bernois devra se rendre compte que ce courant, de caractère politico-social, est irréversible. Sinon, la pénurie d'enseignants deviendra chronique et tournera à la catastrophe, d'autant plus que l'enseignement professionnel et l'administration pédagogique absorbent crescendo des forces vives puisées dans les rangs des maîtres primaires et secondaires ³.

Toutes ces considérations n'occupaient certes pas mon esprit en ce matin d'avril 1915 où j'arrivais à Porrentruy. Moinillon au cœur battant fort, écrasé par le lourd, gris et majestueux complexe de bâtiments que construisit J.-C. de Blarer à la fin du XVI^e siècle — une forteresse de l'esprit qui a bravé les ans et les régimes — je pénétrai à l'intérieur. Nous étions vingt-cinq candidats, venant de tous les districts jurassiens, émus et gauches dans nos habits endimanchés, impressionnés aussi par la solennité du lieu : un escalier aux marches noires, de longs corridors où se jouait une lumière tamisée, un silence de cloître. Au troisième étage, après l'appel d'usage par un monsieur bedonnant et paternel, dans une grande salle donnant sur un jardin qu'on aurait cru de Versailles, la glace était rompue et la fièvre tombée. On nous soumit au rituel classique des examens deux jours durant. Je n'en ai plus qu'un vague souvenir : l'examen de chant, où nous passions par groupes de trois, et j'y allai d'un solo de violon, en mini-Paganini. Mes deux camarades, qui ne jouaient d'aucun instrument, me félicitèrent. Ils durent déchiffrer quelques notes. Un duo de batraciens ! et les experts riaient franchement. Je n'ai jamais revu ces duettistes...

Notre cross-country intellectuel avait été coupé par un intermède imprévu. Un avion français égaré, touché par le tir de nos soldats, avait atterri, pauvre coucou blessé, près de la piscine municipale. Comme j'avais achevé l'anodin thème d'allemand qu'on nous avait soumis, courant à perdre haleine j'arrivai assez tôt pour contempler les deux héros du jour, casqués de cuir, adossés à leur biplan Farman, entourés d'une escouade de soldats qui contenaient les curieux. La foule se fendit soudain pour faire place à un colonel, applaudi spontanément. C'était Audéoud, commandant du I^{er} corps d'armée, officier genevois, petit de taille, mais grand chef paraît-il, très populaire dans toute la Suisse romande.

³ Je me permets ces digressions pour mieux souligner l'esprit des écoles normales en 1915.

Je me sentais de nouveau plongé dans une ambiance de guerre presque oubliée depuis deux mois que je m'attachais à préparer mes examens. Tout au plus savais-je que l'expédition alliée aux Dardanelles était un échec et que la guerre-éclair n'était plus pour demain. Et la litanie de nos ennuis s'achevait toujours par un sacramentel : « Cochons d'Allemands, ils sont encore forts ! »

* * *

L'admission à l'Ecole normale n'était pas qu'un exercice pédagogique. L'établissement, microcosme conçu à l'image du Jura puisqu'il devait fournir des maîtres à l'école populaire, était tenu d'observer certaines règles. Les communes élisant elles-mêmes leurs « régents », se préoccupaient de la confession, voire de l'origine régionale des postulants. Dès lors, tout en s'efforçant de maintenir le classement pédagogique, l'Ecole normale ne pouvait négliger ni la parité confessionnelle ni la répartition régionale des élèves. Chaque volée — on employait l'inélégante expression de « série » — se composait donc d'un nombre à peu près égal de protestants et de catholiques.

Les résultats de l'examen auraient dû rester confidentiels quelques jours, Berne devant sanctionner, paraît-il, le nombre des candidats admis. Or, ces pseudo-secrets, éventés, se répandaient chez les intéressés, de Porrentruy à La Neuveville, à la vitesse d'un tam-tam dans la brousse ou la forêt tropicale. A peine avais-je débarqué à Moutier que mes parents m'accueillirent avec le sourire, car M. Sautebin leur avait déjà annoncé la bonne nouvelle.

L'avis officiel nous parvint quelques jours après, avec un ou deux documents, notamment la liste de l'imposant trousseau que devait présenter chaque élève, interne durant deux ans. Inventaire, initiales, numéros d'ordre, rien ne manquait. Travaillant d'arrache-pied, aidée de ma sœur aînée, ma mère cousait, brodait, taillait, repassait comme si son rejeton entrait à la Cour d'Angleterre ou partait pour la Syrie.

L'avis mentionnait d'autre part le montant de la pension à verser semestriellement à l'école. Equitable et démocratique, il était établi en fonction du revenu, de la fortune familiale, du nombre des enfants mineurs à la charge des parents. L'échelle oscillait entre 200 et 1200 fr. par an. Nul ne touchait de bourse, et l'aide de l'Etat, indirecte, se manifestait donc discrètement. Il est vrai qu'il y fallait ajouter l'achat des livres, des cahiers et d'un abondant matériel pour le dessin, les sciences naturelles, les travaux manuels.

Sans vouloir condamner le régime des bourses, qui correspond à une conception sociale et à une structure nouvelles, on doit constater objectivement que les sacrifices consentis par les gagne-petit pour l'avenir de leurs enfants scellaient l'unité de la famille, engendraient chez les uns le respect filial — parfois *a posteriori* — et le sens de l'épargne, car on avait ressenti la sueur de l'effort, et chez les autres une incommensurable fierté, faisant oublier les heures dures et les privations pour qu'un enfant puisse conquérir un plan social plus élevé. Solidarité familiale, culte de l'honneur, fierté légitime, sélection naturelle sans qu'interviennent à chaque instant les béquilles de l'Etat et l'aumône officielle. La cellule familiale se maintenait, contre vents et marées.

IV. Une entrée mémorable : celle des bizuts !

Notre famille baignait dans une douce euphorie, et le soir je retrouvais mes condisciples de l'école secondaire qui fumaient ostensiblement des cigarettes à tabac noir pour affirmer leur liberté conquise. Ils m'excluaient de leurs débats, me semble-t-il. Ou étais-je déjà en pensée dans mon nouveau collège ?

L'entrée des nouveaux, à l'Ecole normale, avait été fixée à fin avril. Nous étions quinze compagnons, venus des quatre coins du Jura, équipage embarqué sur la même galère pour quatre ans, si tout allait bien. Huit catholiques, sept protestants, pétris de solides traditions familiales et régionales. Autant d'accents *sui generis* que de compagnons, expressions de la diversité du pays jurassien. Et vogue la nacelle !

Gai comme un sansonnet, inconscient du sacrifice que consentaient mes parents, je partis pour ma nouvelle destinée. Mon père m'accompagnait. En gare de Porrentruy, parents, élèves, nous étions tous là. Se présentant comme maître interne, un long flandrin, profil taillé en biseau, coiffé d'un melon, escorté de deux adjoints, nous cueillit dès la descente du train. Il invita les parents à se rendre directement à l'école, nous groupa en colonne par deux, un serre-file à gauche, un serre-file à droite, troupeau docile et ridicule portant valises, violons, sacoches et accessoires. Et cette étrange polonaise traversa la ville sous le regard étonné ou narquois des badauds pour s'engouffrer... dans une pension de famille. Chacun, isolément, à l'appel de son nom, pénétrait dans une salle où siégeaient une vingtaine de joyeux drilles. On nous posait des questions abracadabrantes et absurdes, des rires homériques fusaient. Gratifiés d'un sermon sur la vertu d'obéissance des bizuts et de respect envers leurs aînés, on nous achemina, réencolonnés par deux, encadrés comme des galériens, jusqu'au seuil de l'Ecole normale. Maître interne, adjoints, joyeux drilles s'étaient éclipsés, tandis que nos bons parents tuaient le temps dans le vestibule et conversaient avec le directeur !

Le lendemain, les aînés, moqueurs, nous saluaient dans les corridors. Encore abasourdis, nous nous contentions de raser les murs.

* * *

Un long dortoir où s'alignaient quinze lits ; celui du « cabot » ou surveillant (élève de troisième) à l'entrée, en retrait ; quelques lavabos de marbre que nous partagions démocratiquement. Et la vie d'interne, coupée de joies, de rancœurs, d'intrigues, de luttes de clans, d'amitiés fiévreuses nourries des aveux de l'adolescence se déroula selon un rythme bien ordonné. Encastré dans un des côtés de l'église des Jésuites (un chef-d'œuvre meurtri par des iconoclastes et dont nous ne pouvions visiter ni les plafonds ni la bibliothèque restés intacts), le dortoir donnait sur le jardin botanique appartenant à l'Ecole cantonale, un jardin à la Linné, cadeau du régime français, aux plates-bandes symétriques, ordonnées, coupées de bordures de buis. J'en avais fait mon petit Versailles, mais comme il n'était pas nôtre, son accès nous en était interdit, et le cerbère du lieu, un brave homme à l'accent tudesque, nous foudroyait dès qu'on s'égare dans les allées, poussés par la curiosité.

Et le premier soir, dans un réfectoire solennel et qui sentait l'encaustique, on répartit les novices aux diverses tables, mêlés aux élèves de

troisième. Il y eut bien quelques rires étouffés par la présence du directeur, qui, de sa table, surveillait d'un air détaché. Quelques nouveaux maniaient cuiller, fourchette et couteau avec l'aisance d'un Huron, les coudes sur la table, le gosier crépitant, sans souci des voisins. Discrètes remarques des aînés. Trois jours après, par symbiose, l'éducation s'était opérée. D'autres, dont j'étais, plus timides, dominaient leur faim par une fausse politesse, car je n'osais me servir une seconde fois. Les conseils maternels m'assaillaient comme un hoquet.

Habitué à bourlinguer et à passer mes vacances dans nos tribus ancestrales, je m'adaptai aisément à la vie communautaire, sauf aux brimades des élèves de troisième, imbus de leur droit d'aînesse, et au régime sans fantaisie d'un horaire absorbant tous nos instants. Maints camarades, dépayés, pleurotaient dans le silence du dortoir et cachaient leur nostalgie comme une maladie honteuse.

On nous avait placés — lit, armoire, pupitre — selon l'ordre alphabétique. Je figurais entre un condisciple de la vallée de Tavannes, Klopstein, fils d'un instituteur, normalien par tradition plus que par vocation, et mon homonyme, de Montignez, un paysan d'un mètre quatre-vingts, à mâchoire de prognate, doué d'une voix de stentor qui faisait vibrer les vitres dès qu'il chantait à tue-tête et avec conviction : « Helvétie-i-e, ma patri-i-e... » Tous deux abandonnèrent l'école après un an, se sentant plus aptes pour la vie pratique que pour l'étude.

Or, tous les deux geignaient, se morfondaient, et j'entendais leurs lamenti, susurrés dans la nuit comme une prière. En catimini, un doux clair de lune jouant sur les duvets, j'avais saisi mes bretelles et je tapotais sur le lit de Klopstein, qui répliqua. La lutte s'engagea ; debout, fantômes en longues chemises de nuit, on brettait et « bretellait » quand la lumière se fit. Notre imposant directeur, arrêté sur le seuil, nous intima sèchement l'ordre de passer à son bureau le lendemain. Quelle nuit nous avons vécue !

A sept heures, les yeux rougis par la veille et les pleurs, nous nous présentions à M. Marchand qui nous ordonna de faire nos malles et de vider les lieux dans la journée. Depuis dix jours que nous étions élèves : adieu veau, vache... En une lueur, j'entrevis la fierté lacérée de mes parents, leurs inutiles sacrifices, mon retour à Moutier, ma propre honte. Klopstein, jouant au dur, marmonnait : « Après tout, je m'en f... ». A quoi je répondais : « Je me f...rai en bas le viaduc de Saint-Ursanne... ». Après le dîner, humbles comme des manants, nous vînmes supplier le directeur qui, riant sous cape, accorda sa grâce.

Hélas, quelques semaines après, récidive pendant l'étude collective. J'abhorrais ces heures de contrainte, de 5 h. 45 à 6 h. 30, à l'aube, de 17 h. à 18 h., en fin de journée où, quinze dans le même local, mal éveillés, bâillant, ou las d'une journée de travail, il fallait, sous la surveillance d'un aîné, repasser des leçons, mettre au point des cours alors que j'aurais voulu étudier seul, lire ou simplement rêvasser. J'en étais humilié.

Altercation avec mon ami Klopstein pour une vétille : ses livres empiétaient sur mon domaine. Règles et tés fendent l'air, escrime, chaises renversées, hurlements du surveillant. M. Marchand surgit et nous foudroie du regard. Le lendemain, d'une voix flûtée, il m'appelle au tableau et, sans commentaires : « Ecrivez : ce sont les tonneaux vides qui font le plus de bruit. » J'en avais le souffle coupé ; la leçon avait porté.

Malgré quelques frictions, j'aimais beaucoup Klopff, adroit comme un ouistiti, pratique, rêvant de machines et des verts pâturages de Montoz. Une main étalée en palme sur le pupitre, armé d'un couteau militaire, il réussissait, au rythme d'une mitrailleuse, à en planter la lame entre les doigts sans se blesser jamais. On en était sidéré et qui s'y essayait ou s'égratignait ou progressait comme une limace.

V. Lumières et ombres de l'internat : un excellent directeur dans une communauté... peu commune

Le meilleur internat n'est qu'un ersatz de la famille. En 1915, l'Ecole normale, internat y compris, était dirigée par M. Marcel Marchand⁴, Jurassien du Sud, dans la cinquantaine, autodidacte comme la plupart des maîtres de l'établissement. Il appartenait à cette génération de professeurs qui n'avaient jamais fréquenté l'Université et s'étaient préparés seuls ou par de brefs stages à l'étranger au brevet dit de « branche » qui permettait d'enseigner une ou deux disciplines dans les écoles secondaires s'ouvrant alors çà et là en terre jurassienne. Travailleur acharné, levé dès l'aube — on l'épiait qui faisait sa gymnastique alors qu'on allait à l'étude ! — il dirigeait l'école, menait l'économat, secondé par son épouse, tenait la comptabilité et la correspondance, enseignait la pédagogie et la psychologie de façon plus empirique que scientifique, y ajoutait la composition dans les deux classes supérieures et... la sténographie chez les novices. Un factotum, taillé comme un chêne, se couchant rarement avant onze heures. Fils de terrien, il abattait sa besogne au bureau comme il aurait fané, moissonné et engrangé, servant l'Etat comme un Romain de la République. Au surplus, d'un naturel fort doux, rousseauiste, curieux avec prudence des méthodes dites nouvelles. Certes, la psychologie, au début du siècle, ne touchait pas encore aux sciences expérimentales ; la génétique était inconnue, et la pédagogie ressortissait plus à l'histoire des grands courants éducatifs qu'à une discipline aux racines plongeant dans la sociologie, la biologie et la psychologie !

Entre nous, irrévérencieusement, on appelait M. Marchand « le Vieux », sans méchanceté. L'homme, généreux, savait pardonner, et j'en fus témoin à maintes reprises. Ce qui ne l'empêchait pas d'avoir de saintes colères, surtout quand l'assaillaient des accès de goutte. Certain soir d'été, je m'étais glissé en sourdine de la salle d'étude pour aller humer, d'une fenêtre à l'extrémité d'un long corridor, l'odeur sucrée des tilleuls qui dominant une placette où gargouille parfois une fontaine et lorgner, pauvre titi en cage, les gosses du quartier qui s'ébattaient à cœur joie. Entendant le pas traînant du directeur, je me collai au mur, aussi stupide qu'une autruche, me croyant inaperçu. D'un bond, le directeur était sur moi et je ne puis dire s'il leva le bras ou la jambe, ou les deux, en visant la partie charnue de mon individu. Mais comme dans un gag de Charlot ou de Max Linder, il s'arrêta net, victime d'une brusque attaque de goutte. Les dieux m'avaient protégé ; je m'éclipsai en ne leur brûlant ni myrrhe ni encens.

* * *

⁴ J'ai eu l'honneur de lui succéder en 1933, comme directeur de l'école.

La vie communautaire érode et malaxe les caractères, *a fortiori* ceux des adolescents, arrondit les angles ou les accuse, amollit ou fortifie les dominantes. L'Ecole normale que j'ai connue tenait à la fois du prytanée par les traditions mâles et brutales qui y régnaient et que n'avait pu extirper le bon M. Marchand, et du collège anglais par le souffle de pédagogie nouvelle qu'il s'efforçait d'y faire entrer. Les élèves de 3^e classe, nos aînés d'un an, cohabitaient à l'internat et logeaient à raison de trois par chambre. Ils nous considéraient comme des « bleus », taillables et corvéables à merci, alors que les grands, externes de 2^e et de 1^{re} classes, nous traitaient plutôt avec amitié et condescendance. Les grands vivaient en ville, osaient fumer, portaient fièrement le béret bleu de « Stella jurensis », un groupement estudiantin, et ne craignaient pas d'organiser des bals à l'intention des beautés locales, ce qui nous éblouissait. Nous supputions le long chemin à parcourir pour les rejoindre.

Dans l'esprit de l'école nouvelle, le directeur répartissait des « charges » — que nous baptisions « corvées » ! — entre les nouveaux. L'honneur suprême, un filon, était échu au sonneur, qui marquait le début et la fin de la récréation par le branle-bas d'un bourdon donnant sur le jardin botanique. On cherchait vainement à le soudoyer ou à le déboucher. J'avais hérité d'un poste agréable : la distribution des craies et des éponges dans toutes les classes et les locaux spéciaux. On en faisait ample consommation, surtout certains externes, yasseurs émérites, qui ne se gênaient pas de ravitailler à cet effet leurs pensions et leurs familles ! Au bas de l'échelle, prolétariat social, se trouvaient trois camarades malchanceux, les « ch...tte mens » — par respect pour les oreilles chastes, j'abrège le mot — qui décapaient et recapaient chaque quinzaine des urinoirs bitumés et chlorés.

Le dimanche matin, le directeur réunissait la communauté, commentait les événements hebdomadaires qu'il truffait de conseils sur l'art de vivre et de bien parler — nous avions un langage négligé et cru de lansquenets que je n'avais encore entendu ni dans ma famille ni au collège mixte de Moutier — nous lisait ou faisait lire un texte moral et pragmatique de quelque auteur victorien, puis nous exhortait à nous rendre qui au temple qui à la messe, fidèles à nos traditions familiales.

L'Ecole normale n'était pas sortie sans blessures des luttes pénibles du Kulturkampf, et une partie de la population catholique la boudait encore. Le directeur, bien que protestant convaincu et radical bon teint, respectait nos opinions et nous incitait à la pratique religieuse. Néanmoins, à l'âge où l'adolescent s'épanouit, où chacun, en son for intérieur, se pose des problèmes quasi métaphysiques et insolubles, il était regrettable qu'on n'ait pu s'entretenir avec des conducteurs spirituels libéraux — pasteurs et prêtres — esprits philosophiques et cultivés, qui eussent abordé les délicats problèmes de la sexualité, de la finalité de l'espèce, d'un ordre universel, de l'essence du christianisme et des grandes religions, canalisant ainsi et sublimant nos émotions refoulées ou banalement étouffées dans les profondeurs de notre subconscient. Quoi qu'il en soit, nous vivions dans un climat de respect réciproque et jamais, quelques remarques étourdies exceptées, « nordistes » et « sudistes » ne se sont livrés les uns envers les autres à des critiques blessantes ou à une pesante ironie. Le Jura y a gagné et le corps enseignant de ma génération a couvé fort peu de fanatiques.

Mais le directeur ne put jamais supprimer les brimades de ceux de 3^e classe à l'égard des bleus que nous étions, brimades copiant celles des casernes des armées permanentes, qui devaient remonter aux origines de l'école et que nul ne pouvait extirper. D'ailleurs, l'année suivante, notre volée, elle aussi, soumit les bleus au même régime ; l'homme condamné des abus qu'il s'empresse de maintenir dès qu'il hérite du pouvoir...

Ce premier semestre d'internat me parut interminable. Tout y était réglé comme dans un couvent : repas (copieux et bons), études, diane, repos. Aucune place pour la fantaisie. Dépaysé, traqué dans mes retranchements solitaires, je devins rapidement hypercritique, d'autant plus que le programme scolaire, comparé à celui de Moutier, me paraissait enfantin. Certes, il était difficile de trouver un dénominateur commun entre des élèves issus de progymnases et ceux qui, bien que doués, n'avaient parcouru que le programme primaire. Aussi ânonnions-nous, mâchant et remâchant les éléments de l'algèbre, de la géométrie, de l'allemand. A ce régime, les uns apprenaient à baguenauder, tandis que les autres travaillaient ferme.

Dans les chauds soirs d'été, quand l'air résonnait encore des trilles et du pépiement des oiseaux et que les gosses jouaient bruyamment sur la rue, prisonnier à l'étude, de 20 à 22 heures, j'enrageais, bâclant des devoirs qui n'exigeaient aucun effort ; je me consolais en dévorant tous les Victor Hugo de la bibliothèque. Ayant découvert une grammaire latine, j'y pris une joie profonde et piochai déclinaisons et verbes réguliers. Par elle, je retrouvais mon cher italien, mon vieux Tripoli et les messes et vêpres que j'avais jadis entendues.

Mais avant l'étude, comme eût dit La Fontaine, c'était bien de messes qu'alors il s'agissait ! Les élèves de 3^e classe nous rassemblaient au fond du jardin botanique, après le souper, dans un parc rustique avec grotte (qui reçut maints serments d'amours juvéniles), rocaille, jet d'eau, buste du patriote Xavier Stockmar, terrasse, pavillon perdu dans les lilas, bancs sous une voûte d'arbres séculaires. Un coin destiné à la lecture, aux confidences. Or, nos aînés, groupés en cercle comme un conseil de Sioux, nous plaçaient au centre. A tour de rôle, il fallait chanter ou déclamer. J'y allais de la « Tactique », de Voltaire, et de l'« Ode à Du Périer sur la mort de sa fille », de Malherbe, appris à Moutier. Interruptions, lazzi, rires gras. Mes vers classiques étaient coupés d'un brutal « Poil au nez » ou d'un « Tu parles » qui les rendaient drôlement cocasses. Si, par protestation, on s'interrompait, les Sioux nous « streckaient », c'est-à-dire qu'ils procédaient à une élongation en règle.

Pareilles mœurs annulaient les théories coopératives du bon M. Marchand sur la communauté scolaire, l'esprit d'équipe, l'entraide normallienne. Après quelques semaines de ce régime, soit que les uns aient affirmé suffisamment leur droit d'aînesse, soit que les autres en aient pris passivement leur parti, de guerre lasse, les relations devenaient régulières, et les bleus, délavés, admis à parts entières dans la famille.

Il y avait bien, de temps à autre, une abrupte invasion des barbares dans notre dortoir. Profitant d'une absence du directeur, ils arrivaient à l'improviste, tous feux éteints, renversaient les matelas, éparpillaient duvets et couvertures et retournaient dans leurs tanières, nous laissant pantois, minables spectres en chemises de nuit, à jurer et réparer les

dégâts. Le lendemain, au petit déjeuner, rien n'y paraissait. Et nous engraissons sans pouvoir nous plaindre.

A pareil régime, les poulains les plus vifs étaient domestiqués. Vivant en champ clos, isolés du monde, nous formions vraiment une colonie de « pingouins », sobriquet dont nous affublaient élèves et maîtres de l'Ecole cantonale. Nous pouvions cependant nous rendre librement en ville, heures d'études exceptées, mais nous n'en profitions guère.

VI. Souvenirs en vrac, intermède de vacances (été 1915)

Le travail en classe me semblait manquer d'intérêt. Toute spontanéité, toute verve primesautière était bannie. Songeant à mon vieux maître de Moutier, H. Rougemont, dit Turco, j'aurais pu inscrire au seuil de ce nouvel « Enfer » : « Lasciate ogni speranza, voi ch'entrate. » Certains professeurs, pontifiant, nous rappelaient que nous étions de « futurs éducateurs ». A quinze ans, ces remarques me rendaient fou, tout comme l'allusion au fait que nous... coûtions chers à la République de Berne !

De rudes journées, débutant à l'aube pour s'achever à 22 heures, venaient à bout des plus exubérants, car nous avions en outre trois heures hebdomadaires de gymnastique, en plein air ou à la piscine municipale, où les aînés, partant du principe qu'on n'apprend à nager que dans l'élément liquide, poussaient sans pitié les novices par-dessus bord, quitte à ceux-ci à se dépêtrer, appeler à l'aide, boire un bouillon et souffrir d'une inguérissable hydrophobie.

Aux heures chaudes de l'après-midi, le soleil tapait dur dans les classes bien exposées — de fort belles classes, dignes de la quiétude d'un sanctuaire — et les yeux mi-clos, comme un petit vieux, je somnais dans la somnolence, bercé par les flonflons et les couic de la fanfare des cadets de l'Ecole cantonale qui s'exerçait à l'orée d'un bois proche.

On n'avait congé que le jeudi après-midi, consacré d'ailleurs à la confection d'un herbier, « indispensable instrument de tout futur pédagogue ! » On battait la campagne, à trois ou quatre. Nos endroits préférés : ces villages au débouché des combes du Mont-Terrible, Bressaucourt, Villars, Courtemaury, sertis dans les vergers, nids endormis sous le pesant soleil de juin. Et pour nous donner l'air viril, on s'attablait dans la rustique auberge du lieu à consommer une bouteille de bière ou de limonade à 30 centimes. Sur le chemin du retour, on voyait se profiler un ballon captif français, la chenille, au-dessus de Réchésy. Et mes pensées s'envolaient, au-delà de l'écran émeraude des forêts, vers Bonfol et Montignez, mes ports d'attache, où j'avais vécu sauvageon des heures de franche liberté chez les miens. Comme la chèvre de M. Seguin, je rongais mon lien.

Dans cette fourmilière bien ordonnée, bousculé par des aînés, sans un journal à parcourir, je me sentais lentement asphyxié. On nous passait bien la « Semaine littéraire », sévère et rance, en marge des événements. Avec joie, par des papillons distribués en ville, on avait appris l'entrée en guerre de l'Italie aux côtés des Alliés. Mais j'étais devenu quasi apolitique, dans un monde rétréci borné à la vallée de la Largue, aux crêtes cendrées des Vosges, aux canonnades étouffées. Plus de cartes des fronts, plus de quotidiens.

Et le polisson primesautier, mué en busard encagé, quitta l'école à la mi-juillet pour deux mois de vacances dans sa famille. Il avait tant changé, lui qui jadis traitait les filles en camarades, les tutoyait gaillardement et sans contrainte que, rencontrant des normaliennes de Delémont, anciennes condisciples de Moutier, il se mit à rougir et les vousoya alors qu'elles l'interpellaient gentiment : « Bonjour, Virgile, comment vas-tu ? »

Le « futur éducateur », au seuil de l'adolescence, avait reçu un sérieux coup de bambou. Ironiques, elles plantèrent crûment ce curieux spécimen d'imbécillité masculine...

* * *

Libre de toute contrainte, je retrouvai mes vieilles habitudes, une assurance qui s'était évanouie, mon « Démocrate », des cartes des belligérants, et je me repenchai avec intérêt sur les opérations. Le front italien, à cause de mes amis, me fascinait : l'Isonzo, Gorizia, le Cadore, le Tonale. Et j'achetais le « Corriere della Domenica », illustré de dessins à sensation.

Quant au front de l'Est, il ne me passionnait guère. Le rouleau compresseur russe avançait, reculait. L'agence Wolff mentait. On finirait par avoir les Centraux par la faim.

De rares troupes passaient dans la Prévôté. Les képis des soldats étaient recouverts d'une coiffe de toile grise qui cachait la cocarde cantonale et le numéro de l'unité. Et quelques officiers portaient un uniforme couleur gris-vert.

À la mi-septembre, grisé d'air frais et réchauffé par l'amour familial, je repris le chemin de l'internat, moins enthousiaste qu'à l'entrée triomphale d'avril, me demandant *in petto* si je ne m'étais pas fourvoyé. Mais j'aurais préféré mourir que de l'avouer. D'ailleurs, à quoi bon reculer ? Mon admission était définitive. « Nous entrerons dans la carrière quand nos aînés... »

VII. Galeries de portraits : les magisters

L'internat me parut changé dès la rentrée d'automne, car les quinze bizuts admis désormais comme des pairs par leurs aînés se sentirent plus à l'aise. Le prytanée, exception faite de l'étude obligatoire, du jargon pseudo-viril et argotique et de la vie en vase clos, s'effaçait devant la communauté. Ceux de 3^e classe rêvaient déjà de l'externat et les bizuts avaient oublié crainte et rancunes.

L'enseignement qu'on nous prodiguait correspondait, pour l'essentiel, à la formation exigée d'un maître primaire. Les humanités et les langues étrangères — italien et anglais — ne figuraient pas au programme, de sorte que la culture générale qu'on nous dispensait, plus étendue que profonde, comportait au menu des « viandes creuses » qu'on aurait pu supprimer. Les maîtres principaux, au nombre de cinq, autodidactes, ordonnés, prisonniers de schémas, craignant les idées générales, ne dépassaient guère, l'un ou l'autre excepté, malgré leurs talents indéniables, le niveau de l'enseignement secondaire. Formés à la rude école de la vie (qui engendre les faux modestes), sachant plus piocher et bêcher que féconder les esprits à eux confiés, victimes aussi de la structure même de l'Ecole normale qui ne comptait que quatre classes, ils étaient

tenus d'enseigner, pour leur malheur et pour le nôtre, chacun un faisceau hétéroclite de disciplines. Adolescents prétentieux aux jugements abrupts, nous les accablions de critiques injustes et sévères qu'ils auraient pu, tout compte fait, nous renvoyer aisément.

Avec le détachement du vieil homme indulgent et témoin néanmoins fidèle au tribunal de l'histoire, je me borne à évoquer les portraits de maîtres formés il y a un siècle dans une ambiance primaire, sans qu'ils aient eu la possibilité de goûter au miel des humanités alors à la mode ou à la technique des laboratoires en vogue aujourd'hui.

* * *

Le doyen des maîtres, M. Renck, enseignait l'allemand et le dessin. De petite taille, vêtu avec élégance et sobriété, coiffé d'un melon, celui qu'on appelait le « Spatz » s'efforçait de maintenir compact un peloton plus effiloché que le Tour de France, certains élèves s'exprimant aisément en allemand alors que d'autres trébuchaient sur chaque cas ou sur chaque verbe irrégulier. Et comme on couvrait de haine la langue des « Huns », sans souci de Schiller et de Goethe, la tâche du père Renck n'était guère enviable. Ayant étudié jadis à Iena, il en avait rapporté un chansonnier clouté — à cause de la bière ! — et nous apprenait quelques airs d'étudiants — le seul allemand qu'aient su certains camarades — : « Crambambouli », « O alte Burschenherrlichkeit », qu'il accompagnait au piano. Irascible, expulsant les cancre d'un index vengeur, il savourait aussi la plaisanterie. Il me souvient d'un incident où nous traduisions une ballade de Uhland dans laquelle un preux chevalier, dans un tournoi, fendait son adversaire « bis zum Sattelknopf ». Mon voisin de banc, à l'oral, suait sur ce texte ; pour l'aider, je fis un geste vague désignant le pommeau de la selle. Trompé et par mon geste et par le « Knopf », il traduisit avec candeur : « jusqu'au nombril ». Le reste de la leçon s'acheva en rires, et le nombril connut la vogue.

M. Renck enseignait aussi le dessin, classiquement, s'en tenant aux ombres et aux lumières, aux modèles de plâtre qu'il nous confiait. Comme nous devions livrer un dessin de vacances, d'après nature, m'y prenant à l'ultime moment, à la veille de la rentrée, je peignis, de ma chambre, une horreur d'aquarelle, d'un goût douteux, un édicule tenant de la vespasienne et du hangar, destiné à abriter des engins des sapeurs-pompiers, à l'entrée de Tripoli-Moutier. Quand je présentai cet Utrillo d'un genre nouveau au père Renck, il blémit et m'apostropha : « Qu'as-tu fait là ? » Sous le coup de l'indignation, il nous tutoyait. Très susceptible, il avait cru que je me gaussais de lui, car il était commandant du corps des sapeurs-pompiers et n'aimait pas qu'on le plaisantât à ce sujet ! Mon regard angélique le désarma et l'incident fut clos.

Pour compléter son pensum, on l'avait chargé de l'histoire ancienne et du Moyen Age — on lisait sans commentaires l'ouvrage de Maillefer — et de la géographie de la Suisse, sèche nomenclature pour apprentis postaux. Il est juste d'ajouter que nous ignorions totalement la noble Helvétie, car l'horaire de guerre et les restrictions avaient supprimé les courses scolaires, si bien que, normalien, je participai à trois excursions, toutes classes réunies et voiles au vent, l'une à Tariche près de Saint-Ursanne, l'autre à Montfaucon en chemin de fer et *pedibus* jusqu'à

Tavannes, et la dernière en 1917, à La Caquerelle et au Pichoux, sites peu connus avant le tourisme automobile. Le Valais, les Grisons, le Tessin, pour nous qui ne quitions pas le Jura, nous paraissaient des terres lointaines et inaccessibles...

* * *

M. Jämes Juillerat était responsable du chant, de la musique (violon et piano) et de la gymnastique. Barde du pays jurassien, taillé à coups de hache, profil anguleux, barbiche faunesque, coulé dans un moule, il constituait un *unicum*, une nature en contrastes, entier, impulsif. Ses mélodies nous berçaient — l'« Ame jurassienne », les « Djinns » — et les générations d'élèves qu'il a formées ont propagé l'amour du chant et fondé des chorales dans nos bourgs et nos villages.

Au solfège, soporifique par définition, s'opposait le chant d'ensemble, groupant toute la communauté. Un souffle d'enthousiasme nous saisissait. Chaque partie — basse, baryton, ténor et soprano — dégrossissait l'œuvre sous la conduite d'un élève de 1^{re} classe. Puis toutes voix réunies, disciplinés, concentrés, nous obéissions à l'inflexible autorité du « Djeuille » — sobriquet hérité de Sornetan, son village natal — attentifs aux nuances, mariant nos timbres dans une ferveur religieuse qui nous emportait vers l'empyrée. « Sambre et Meuse », la « Cantate de Saint-Saëns », l'« Hymne à la joie », de Beethoven, c'était notre humanisme. Jämes Juillerat, dans ces moments-là, tenait du démiurge. On oubliait ses partis pris, ses leçons de violon et de piano qui vous désarticulaient les phalanges, comme on les oubliait encore dans les heures agréables où il harmonisait, avec nous et pour nous, les chansons du terroir qu'il avait pieusement moissonnées et qu'il sauva de l'oubli⁵.

L'orchestre, médiocre, ne jouait que dans les grandes circonstances un sempiternel programme où figuraient toujours la « Marche turque », de Mozart, et la « Marche militaire », de Schubert, que nous serinions ensuite, des semaines durant, chantonnées et sifflotées, à l'étude et dans les corridors.

Pour compléter son horaire, le « Djeuille » enseignait aussi la gymnastique suivant le manuel fédéral en vigueur — préliminaires, engins et rares jeux — et la géographie d'après les ouvrages de Rosier, découpages politiques et avalanches de noms. Il n'empêche que ce maître, souvent en rupture de ban avec la pédagogie, force déchaînée de la nature, Jupiter tonnait pour un couic, ému ensuite jusqu'aux larmes par un lied de Schubert, malgré les ressentiments qu'engendraient ses inconscientes injustices, mérite, chanter de l'âme jurassienne et moissonneur de notre folklore, de figurer au panthéon de la petite patrie.

* * *

Tout différent était son homonyme et combourgeois, Jules Juillerat, maître de mathématiques et de travaux manuels. Profil de dieu antique, nez légèrement aquilin, yeux bleu turquoise, cheveux et moustache poivre et sel, en somme un bel homme. Plus pédant que clair dans les classes inférieures, il semblait admettre que les axiomes, théorèmes et corollaires postulaient l'évidence et n'exigeaient aucune explication. Mieux encore :

⁵ Fascicules de la Société jurassienne d'Emulation.

avec un plaisir non dissimulé, il dessinait lui-même au tableau noir les figures géométriques en intervertissant les lettres-repères. Dépaysés, des élèves qui avaient appris leurs démonstrations par cœur, n'y voyaient plus goutte. Ils étaient alors catapultés de l'estrade, arrosés d'un vocabulaire emprunté à la zoologie. Au degré supérieur, en revanche, « Pierlet » était éblouissant. Ses commentaires sur l'analytique, les logarithmes, les progressions, ses éclairs sur des théories nouvelles m'ouvrirent un monde passionnant dont la prospective m'enchantait.

Que n'en puis-je dire autant des travaux manuels, que j'appréhendais d'une leçon à l'autre. Les élémentaires techniques, je les ratais : préparer de la colle d'amidon s'achevait en échec et le carton coupé s'effrangeait en dentelles. Pendant dix heures, je rabotai une planche qui devait être plane et finit convexe en dos d'âne. Et j'entendais « Pierlet » qui marmonnait en haussant les épaules : « Quel rude imbécile ! » Me sentant balourd, je glissais dans la contestation ; je ricanais ouvertement de la méthode des ronds gommés rouges et jaunes servant à expliquer les quatre opérations aux arriérés mentaux, et des cubes et cylindres de carton, décomposables, idoines à démontrer concrètement les surfaces et les volumes.

Les travaux manuels disparaissaient du programme des classes supérieures. La paix revint, et J. Juillerat me donna l'absolution, puis sa bénédiction, m'assurant gravement, ce dont je doutais fort, que j'avais des dons innés pour la mathématique et la logique. Virgile, mon antique protecteur, dut en frémir dans l'Érèbe !

* * *

M. Jules Bourquin enseignait les sciences naturelles, c'est-à-dire toutes les spécialités qui figurent sous cette étiquette, et, pour compléter son horaire, l'écriture et des rudiments de comptabilité. Nous l'appelions, sans grande imagination, « le Jules », selon l'usage villageois de faire précéder un prénom par l'article. Élégant, fashionable, jouant d'une canne à pommeau comme un « suisse » dans une cathédrale, encyclopédique, il était le seul maître qu'on pût dérouter du programme. S'en rendait-il compte ? Ses digressions nous fascinaient, car elles frisaient le paradoxe : puisqu'on ne peut choisir ses parents, choisissons — au moins... nos beaux-parents ! Botaniste éminent ayant donné son nom à une variété de ronce, le « *Rubus Bourquini* », il excellait dans la classification, nous obligeait à confectionner un herbier dont l'avantage essentiel était de lancer les normaliens à la découverte de l'Ajoie, promontoire de la « douce France » aux horizons changeants et lumineux, aux fûtaies touffues, aux blés dorés, aux villages somnolents dans les vergers, paysages qui séduisaient mes condisciples du Jura-Sud, habitués à des sites et des gens plus austères.

J. Bourquin enseignait la chimie et la physique par devoir, plus attiré qu'il était par la biologie et les thèses générales que par les faits précis. D'ailleurs les manipulations l'effrayaient et ses expériences échouaient souvent sans qu'il s'en émût beaucoup. Ses exposés, en revanche, émaillés de bons mots, riches de vastes lectures et de méditations, constituaient un régal. Il décrassait notre fanatisme, affirmait en 1917 que les Alliés vaincraient, mais que l'Europe avait perdu la guerre et que l'ordre bourgeois de 1789 disparaîtrait. Adeptes de Gobineau sur la théorie des races,

que nul ne connaissait, il croyait à l'usure rapide des Blancs. Miméticien, écologue avant la lettre, il est regrettable qu'il n'ait laissé aucun écrit. Sceptique sur les œuvres humaines, épicurien de l'esprit, jonglant avec les idées-force, il aura marqué des volées de normaliens. Fustigeant les pédants et les cuistres, il devait — ô ironie ! — enseigner l'écriture — ronde, bâtarde et gothique — ainsi que la comptabilité, inodore, inoffensive et mécanique, mais que devait connaître tout « futur éducateur », selon l'évangile officiel.

* * *

M. Edouard Germiquet, professeur de français, chargé en outre de l'histoire dans les deux classes supérieures, jouait un rôle capital dans notre formation, d'autant plus que le recrutement social de la plupart des élèves — les fils d'instituteurs formaient l'aristocratie de l'école — l'absence des humanités et la vie commune de jeunes mâles en vase clos ne favorisaient ni l'élégance du langage ni la précision des termes. Seul humaniste de la maison, protestant convaincu et farouche individualiste, nature tourmentée au physique et au moral, il nous déconcertait dès l'abord par ses attitudes saugrenues. Long, dégingandé, tondu ras, cachant un regard pétillant derrière son lorgnon, il arpentait les rues et les bois, poursuivant un soliloque, insoucieux du qu'en dira-t-on. Son non-conformisme et ses railleries nous paralysaient. Il en voulait aux « bonzes » du régime, aux commissions officielles, aux politiciens opportunistes, aux parvenus qui, selon lui, faussaient l'enseignement. Nous n'y comprenions rien, sinon que ses paradoxes sur les primes d'élevage aux taureaux et aux étalons illustraient le « système » alors que des artistes s'éteignaient dans la misère.

Malgré ses outrances, aucun maître n'a mieux favorisé l'envol d'adolescents passionnés. Nous modernisions les tragédies classiques, remplaçant Polyeucte par un officier français, Pauline par une Allemande, etc. Helléniste, il vivait Ronsard, et nous faisait aimer, pour d'autres raisons, Rousseau et les romantiques. Et dans ses heures de détente, on lisait en classe du... Courteline. « C'est ça la vie », disait-il.

Souffrant de ne pouvoir donner la composition dans les classes supérieures, que s'était réservée le directeur Marchand, ce hiatus le mettait hors de lui : « Je sème et n'engrange pas ! » D'où son agressivité à l'égard des « bonzes » officiels. Ardent patriote, malgré tout. Ses vues sur l'histoire, marquées d'un sceau personnel — admiration des institutions britanniques, haine de Louis XIV et des Bonaparte, attachement aux vieilles vertus helvétiques et à la Suisse quarante-huitarde — ont cristallisé l'intérêt que je manifestais pour cette discipline et fixé ma vocation d'historien. Quand il abordait, très rarement, l'histoire du Jura (en 1916-1917), il regrettait que le sort se fût acharné sur la petite patrie victime de la partition géographique et religieuse, sans traditions aristocratiques et militaires, sans landsgemeinde, avec des princes étrangers.

« Chiquet » devint un conseiller quotidien, presque un ami, quand j'habitai Porrentruy à demeure. Nous nous rencontrions, le quinquagénaire et l'adolescent, sur le rustique chemin du Pont-d'Able, conversant librement, sans souci de la hiérarchie et de l'étiquette. Que je le ressuscite par les yeux de mon cœur, nul ne me le reprochera. Cet esprit

lucide et pénétrant, les années aidant, comme Nietzsche, se détacha de la société, errant dans les ténèbres, se construisant des paradis imaginaires pour s'isoler des balourdises et des injustices de la cité terrestre.

Cabinet des estampes : médaillons des auxiliaires

L'Etat de Berne, dans la tradition de LL. EE, évitait toute mesure somptuaire. L'Ecole normale, en tout et pour tout, comptait cinq maîtres auxiliaires, dont deux responsables des classes d'application, dites aussi classes annexes, où MM. Fridelance et Terrier guidaient nos premiers pas pédagogiques.

Le père Fridelance, un régent chevronné, dirigeait une classe de bambins de 1^{re} à 4^e année, sise dans le bâtiment de l'Ecole secondaire des filles. Celles-ci nous envoyaient des œillades curieuses ou provocantes, auxquelles nous ne répondions pas. Dignité de la fonction ou timidité ? Ajoulot jusqu'à la moelle, patoisant qui laissa un abondant fichier, ce vieux maître entraînait souverainement les trente mioches à lui confiés, tout en initiant au métier les stagiaires qui se succédaient chez lui. Certains normaliens pataugeaient, s'enlisaient, ne pouvant s'imposer à une marmaille qui les jugeait d'instinct. Le père Fridelance intervenait d'une voix claironnante : « Beujon » (en patois, buse), sans qu'on sache jamais si l'épithète s'adressait aux sous-maîtres ou aux enfants ! S'il était satisfait, il lâchait la bride aux stagiaires, s'envolait sur la pointe des pieds humer des pots de gros rouge au Restaurant du Mouton. J'aimais beaucoup ce vieux régent, qui me contait avec pittoresque des scènes vécues en 1870 en Alsace lors de l'arrivée des « Prussiens ». Il avait la verdeur gauloise de ma grand-mère et de ma tribu de Bonfol.

Quant à M. Terrier, chargé de la classe supérieure (élèves de 5^e à 9^e année primaire), il donnait le fini avant l'examen du brevet. Dépaysé, dépassé par sa mission, mon combourgeois, après avoir enseigné vingt ans au village de Montignez et préparé avec succès huit élèves — fait unique — à l'admission dans les écoles normales, ne pouvait s'acclimater dans un ensemble. « Maître » au village, il s'étiola en ville dans un rang secondaire. Et celui qui aurait pu être un apôtre (il l'avait été dans son village) se borna, timoré et craintif, à révéler quelques ficelles du métier à des normaliens à la veille d'entrer dans la carrière.

L'histoire sainte figurant au plan d'étude des écoles primaires, il importait de préparer à cette tâche les futurs enseignants. La logique aurait voulu qu'on en confiât la charge à deux ecclésiastiques, tandis que l'histoire des religions serait incluse dans l'histoire générale, solution admise dès 1937, mais qu'on ne pouvait envisager à l'époque, car les séquelles du Kulturkampf étaient encore trop vives.

M. Adrien Kohler, avocat, directeur du « Jura », catholique sincère, conservateur, savant comme un bénédictin, nous enseignait cette discipline. Hélas, frappé de cécité ou presque, il ne pouvait remarquer qu'un seul d'entre nous, à tour de rôle, enregistrait son cours qu'on se transmettait et qu'on se bornait à lire quand on était questionné. Nous avions tous des notes d'excellence ! Le brave M. Kohler se doutait-il de notre supercherie ? Ou sa confiance était-elle trop grande dans les « futurs éducateurs », vulgaires potaches ?

Le docteur Ceppi, éminent chirurgien, et M. Schneiter, agronome, nous donnaient des cours en dernière année, l'un sur l'hygiène scolaire, l'autre sur l'agriculture. Les sentences du docteur, tombant *ex cathedra*, nous intéressaient d'autant plus qu'elles émanaient d'un praticien collant à la réalité. Et M. Schneiter, barbu comme Socrate, maniait comme lui l'art d'accoucher les esprits. Dédaignant l'estrade, il s'asseyait fraternellement au milieu de nous et par ses questions nous guidait dans les problèmes, inconnus à la plupart d'entre nous, de l'économie rurale. Je ne l'ai vu se fâcher qu'une fois. En excursion sur les crêtes du Mont-Terrible, face au paysage grandiose et tourmenté du Clos-du-Doubs, un de nos condisciples, inconsciemment — dans l'été de 1918 on penchait pour la Révolution russe, devant nos aînés, pour les faire enrager ! — se mit à siffloter les premières mesures de l'« Internationale ». M. Schneiter, l'œil en feu et barbe au vent, menaça d'interrompre l'excursion illico. Le coupable, qui ne s'était même pas aperçu de son incongruité, avoua sans gêne qu'il aurait pu siffloter aussi bien : « Viens Poupoule ! » ou « Ferme tes jolis yeux »...

Notons qu'aucun des maîtres auxiliaires n'était affligé d'un sobriquet. On les situait en marge de la communauté normalienne et le sobriquet nous aurait paru déplacé à leur égard, tout comme le « vulgo » est réservé à la tribu estudiantine et ne se confère pas aux philistins.

VIII. Deuxième hiver de guerre (1915-1916) : manque d'intérêt, lassitude et procès

Dès l'automne, on stoppait la confection des herbiers. Ne lisant les journaux que peu ou prou, on savait que la grosse Bertha tirait sur Paris et que les Serbes se battaient héroïquement dans les Balkans sous la conduite du vieux roi Pierre. La guerre, à nos yeux, se situait au Vieil-Armand et à Seppois. On repérait les avions, on assistait aux tirs antiaériens de la vallée de la Largue.

Un certain dimanche après-midi, avec quelques camarades, nous avions poussé jusqu'à Lucelle pour contempler à distance le vieux couvent de bernardins, devenu auberge, et son étang aux eaux glauques. Je ne sais pourquoi, on nous permit l'accès à l'extrême frontière. La fanfare d'un régiment de landwehr badois y donnait concert. Tenue feldgrau et épaulettes débordant sur le haut du bras, bonnets ronds à bordure rouge. Des officiers, décorés, gantés, éperonnés, laqués comme pour un salon mondain, arrivaient en break et en tilbury, de Ferrette, de Kiffis et de plus loin. Congratulations, révérences, échanges de politesses et de cigares. Je ne pouvais concevoir qu'ils étaient en guerre. Et le public helvétique, venu des fermes et hameaux voisins, suivait scènes et concert comme au cinéma.

Je conserve un souvenir vivace de cette même époque : la cérémonie organisée, à l'Ecole normale, toutes classes réunies, le 15 novembre 1915, pour commémorer le sixième centenaire de la bataille de Morgarten. Des appels au peuple suisse nous avaient été lus, et M. Germiquet, avec le feu intérieur qui le consumait, expliqua Morgarten à la lumière du temps présent. Deux chants, appris pour la circonstance, avaient rehaussé le programme : l'« Hymne à la Calven », de Barblan, et le poignant chant de la landsgemeinde d'Appenzell. Je me sentais soudain aussi Suisse

qu'aux jours anxieux et incertains d'août 1914. Les adolescents se réchauffent vite...

Mais l'atmosphère générale s'assombrit au cours de l'hiver. Une affaire dite des colonels Egli et Wattenwyl échauffait les esprits, jusque dans nos classes où cependant les journaux ne parvenaient pas. Trahison ? En faveur des Centraux ? On le croyait franchement. Il s'agissait en réalité, comme je l'appris beaucoup plus tard, d'un maladroit et banal échange de renseignements, courant en pareilles officines (donnant donnant), mais qui mettait en doute notre neutralité. On y voyait la main de l'Allemagne, puissante jusque dans l'entourage du général Wille, selon les bruits de la rue. Or, un tribunal militaire acquitta les colonels. Une grande assemblée de protestations eut lieu en ville et plusieurs de nos condisciples externes y assistèrent. On s'énervait même dans notre volière.

Et la critique s'enfla. On parlait d'un « biribi » installé à Soyhières, pire que la Légion étrangère. Et la relève de la garde, devant l'Hôtel des Halles, au pas de l'oie, agaçait le public, malgré les effluves émollientes de la fanfare militaire. Lassitude ? Mécontentement ? L'idéal de cohésion se désagrégeait lentement.

D'autres procès hantaient les esprits. Léon Froidevaux, rédacteur du « Petit Jurassien », à Moutier, s'était permis des écarts de plume à l'égard de l'armée et des Alémaniques. Il avait écrit notamment qu'on n'osait pas distribuer des munitions aux troupes romandes. Un tribunal militaire bernois l'avait lourdement condamné à un an de prison ferme. Mon père, qui ne prisait pourtant guère ce publiciste, avec lequel il avait eu maille à partir à Tripoli, pour des raisons tenant à la « dolce vita », était révolté d'un jugement si brutal. Or, peu de temps après, Froidevaux étant à Witzwil, des bombes tombèrent sur Porrentruy, et la troupe, formée de soldats romands, ne put intervenir... faute de cartouches ! Colère générale, puis, comme sous l'Empire, tout finit par des chansons satiriques sur des airs connus. Mais le fossé s'élargit entre Romands et Alémaniques, et Léon Froidevaux connut les trompettes de la renommée. On appréciait son courage civique et son intrépidité.

Un autre incident, à peu près à la même époque — je ne puis le citer avec exactitude — fit aussi du bruit. La police de l'armée avait perquisitionné brutalement dans les bureaux du « Démocrate » (très francophile, mais loyalement helvétique), parce qu'on avait trouvé quelque part en Suisse des bombes enveloppées dans des exemplaires de ce journal. Tout avait été mis à sac. Mon père, écœuré, avait dit leur fait à des collègues bâlois se retranchant derrière les ordres supérieurs. Mais il le fut plus encore lorsqu'il dut enquêter, modeste défenseur de la société à 160 francs par mois, au sujet d'un vol d'argent. Un jeune officier de cavalerie, huppé et dandy, avait laissé traîner 5000 francs, affirmait-il — une fortune pour l'époque — dans sa chambre d'hôtel. Branle-bas, méfiance, soupçons, interrogatoires, filatures. Quelques jours après, les liasses égarées étaient retrouvées dans la poche-revers, rarement utilisée, de l'uniforme de gala dudit lieutenant. L'affaire fut classée, et mon pandore de père d'ajouter : « Si ça dure encore un moment, la Suisse est f...e. »

Notre famille elle-même ne fut pas épargnée par la tracasserie policière. Mon oncle et parrain, célibataire original, insouciant et folâtre,

toujours disposé à se rendre utile, avait remis un pli à un ami de Réchésy, à l'extrême-frontière, deux fois en quatre mois, sur les instances d'une connaissance de Bâle. Arrêté, emmené à Porrentruy puis à Bienne, ce pauvre diable, désintéressé, qui n'avait jamais encouru une amende ou un jour d'arrêts, fier de son titre de courrier militaire, ne fut relaxé qu'après dix jours d'interrogatoire en un français tudesque. La preuve avait été fournie qu'il s'agissait d'un gros dindon, serviable à l'extrême et n'ayant pas touché un maravédis. Il rentra au village effondré ; bien qu'ayant gardé la confiance de tous, autorités et combourgeois, il en subit un tel choc qu'il n'en guérit jamais, et ne put admettre que la justice, même militaire, puisse commettre d'aussi grossiers accidents de parcours. Il ignorait les ravages de l'espionite.

Et comme un malheur n'arrive jamais seul, ma bonne grand-mère, en cette fin d'hiver, trépassa subitement. J'ensevelis mon enfance avec elle.

IX. Porrentruy, ma ville

Dès avril 1916, Tripoli de Moutier s'étant vidé de son peuple, mon père fut muté à Porrentruy pour que toute la nichée puisse profiter des écoles supérieures de cette ville. La situation économique causant quelque souci aux autorités, on lui confia surtout la chasse aux accapareurs (beurre, pommes de terre, fruits, sucre, graisse) qui, venant de Bâle, s'abattaient sur l'Ajoie, avec l'aide d'indigènes, comme un essaim de sauterelles.

Nous logions à l'Hôtel des Halles, imposant et classique édifice du XVIII^e siècle, construit par les princes pour l'octroi, l'entrepôt des grains et le logis des fonctionnaires auliques. Vaste cour intérieure, maintenant couverte, façades à moellons massifs. Côté Grand-Rue, un fronton triangulaire, protégé par un avancement de la toiture, est orné de l'écu épiscopal tenu par des sauvages, tandis qu'au-dessous deux inscriptions s'entremêlent dans la frise : « Hotel des Halles » et « Sous-préfecture » — réminiscence de l'époque française, sans qu'on puisse discerner quelle est la dominante.

L'office postal et le bric à brac des saisies occupaient alors le rez-de-chaussée, le tribunal et ses annexes siégeait au premier étage et la maréchaussée gîtait à l'étage supérieur.

Impressions premières : le retour en Ajoie souriait à mes parents, rapprochés du lieu natal, mon père se destinait à un service spécial, je retrouvais le nid familial et la perspective de m'organiser librement en évitant les pensions bruyantes. Les fenêtres du logement, vaste et chaud, plongeaient sur la Grand-Rue et l'Hôtel de Ville, grouillante souvent de peuple et de soldats, animée les jours de foire et de marché, et le soir aux relèves de la garde. Une vraie loggia d'opéra !

Mais le règlement de l'École normale était formel : malgré la présence de ma famille, j'étais astreint à deux ans d'internat. Néanmoins, je me créai rapidement un statut hybride ; je me rendais chaque jour chez mes parents, et ma mère m'avait aménagé une chambrette donnant sur une ruelle éclairée en fin de journée. Secouant l'esprit grégaire, je prenais des bouffées d'air libre, je lisais enfin le journal, je commençais à nouer des amitiés avec de jeunes Bruntrutains, gymnasiens pour la plupart, en dehors de la secte normalienne, amitiés qui se renforcèrent

au cours des vacances et des années suivantes. Je n'étais plus un pingouin, pas encore un albatros !

Porrentruy, l'antique cité aux rues pavées et parallèles s'étirant entre le château et les collèges, aux demeures révélant des cours imprévues comme des oasis, des escaliers en colimaçon, des linteaux sculptés, des fenêtres à meneaux, aux maisons bourgeoises frileusement enlacées l'une à l'autre, aux hôtels qui n'attendent que carrosses et nobliaux — Gléresse, les Halles — gracieuse comme une dame du Grand Siècle, avec ses faubourgs, ses portes moyenâgeuses, sa silhouette élégante quelque côté qu'on la découvre, m'envoûta. J'y trouvais, sans pouvoir l'exprimer, des contrastes entre l'ordonnance impériale, solide et germanique des rues et les traits du paysage baignant dans une douce lumière de France.

Aussi oubliai-je vite Moutier, ses gorges, ses pâturages, même mes amis prévôtois si directs, sans préjugés et bons enfants. A cet âge... Dès qu'on quitte le cœur de la ville, les collines qui l'enserrent — le Banné, la Perche, Lorette, le Fahy — invitaient l'adolescent à herboriser, rêver, rimait, aimer, face au paysage nonchalant et complice et aux horizons mauves des Vosges en bataille.

Elle était belle, ma cité, en 1916, belle de sa vocation réalisée, capitale minuscule d'une minuscule marche suisse au seuil des Gaules et de la Germanie, martiale malgré sa grâce et ses atours vieillots de baronesse. Elle s'éveillait alors et s'endormait au son des fanfares, groupées souvent dans un cadre régimentaire, de régiment, brigade ou de division. Les anciennes marches de Diesbach et de Courten retentissaient dans ses vieux murs. Des batteries de campagne, installées pour le tir contre avions, trônaient à la Perche. Et des projecteurs, depuis Lorette, fouillaient le ciel chaque soir, dévoilant parfois, à la joie de curieux, des ombres chinoises qui sacrifiaient à l'orée d'un bois à quelque divinité du temple de Vénus.

Et chaque nuit, à heure fixe, fidèle au rendez-vous, le grondement du canon d'Alsace et de Belfort arrivait *morendo*.

En certains endroits, la troupe avait installé des appuis en bois pour tirer au fusil contre les avions. Et nos Gaulois d'Ajoulots de rire et d'appeler ça du « tir au pigeon », tout comme ils se riaient des prescriptions enjoignant de se mettre à l'abri en cas de tirs sur avions. Chacun tenait à jouir du spectacle et nos soldats tiraient si haut, paraît-il, que les balles ne redescendaient plus ! Heureux peuple, qui acceptait tout gaillardement.

Les relevés de garde, à 18 heures, se faisaient en grand appareil avec fanfare, drapeau, pas cadencé et défilé entre l'Hôtel de Ville et les Halles, devant un public de badauds, comme à Buckingham ou à Potsdam. Que la troupe ait atteint pareil degré de préparation démontrait combien nos milices avaient pris du métier. Emmerveillé, j'assistais aux évolutions de la garde et à la transmission de la consigne que je répétais mentalement. J'aurais donné beaucoup pour évoluer devant ce parquet de Bruntrutaines aguichantes ! Narcissisme ou sexualité inconsciente ? Ou réveil du puéril *condottiere* italo-suisse de Tripoli ?

Parfois le fringant divisionnaire de Loys, la coqueluche des dames de la bonne bourgeoisie, disait-on, assistait à la cérémonie. Uniforme gris-vert, bottes jaunes, stick, visage glabre, il jouait son rôle comme un dieu antique, dédaigneux et indifférent, domptant la troupe, les politiciens et Léviathan.

X. 1916-1917 : variations en clairs-obscur

Si le début et la fin du grand conflit, dans tous les détails, se situent dans ma mémoire selon un ordre chronologique que rien ne dérange, les événements de 1916 à juillet 1918 se déroulent dans la pénombre, ou pour le moins dans une zone grise où les mois se fondent et se confondent. Comme le prisonnier d'une longue détention, je classe les faits vécus en fonction de repères choisis dans mon existence personnelle : avril 1916, installation de la famille à Porrentruy et semi-externat ; avril 1917, externat ; automne 1917, typhus et hôpital ; juillet 1918, grippe, luttes ultimes contre les Centraux. Puis le canevas de mes souvenirs s'illumine de nouveau comme celui de 1914.

L'Ecole normale participait volontiers aux cérémonies populaires, et nous en étions fiers. Il me souvient du 1^{er} août 1916 et de celui de 1917, bien que j'aie tendance à les juxtaposer. Une fois, devant la foule assemblée, sur l'esplanade des Tilleuls, peuple et soldats, nous avons chanté notamment l'hymne de la landsgemeinde d'Appenzell, inconnu sur sol d'Ajoie et qui fut écouté religieusement. Après un discours de M. Germiquet, un long colonel, basané, l'œil ardent, le geste bref, avait apporté le salut de l'armée et rappelé sa mission. Etonné, j'entendais qu'on l'appelait « Brissago ». Naïvement, je l'aurais nommé ainsi. Sept ans après, le colonel Sarrazin, cdt. du 1^{er} corps d'armée — c'était lui ! — inspectait ma section à Wallenstadt.

L'année suivante, en 1917, on fêta aussi le 1^{er} août dont les détails me revinrent à l'esprit trente ans après, de fulgurante façon, lors d'une conversation impromptue avec mon collègue et ami Albert Picot, conseiller d'Etat et conseiller national, de Genève, qui me conta qu'il avait pris la parole à Porrentruy, sur l'esplanade des Tilleuls, comme capitaine-adjutant du régiment genevois, à l'occasion de la fête nationale. En une lueur, je reconstituai le visage de Picot, son regard clignotant de myope — l'Ecole normale était assemblée au pied de la tribune officielle — la fanfare et sa clique jouant une marche ronflante, puis l'arrivée d'un personnage officiel, le conseiller fédéral Gustave Ador, frénétiquement acclamé par une foule immense abritée sous des parapluies. La pluie tambourinait ; soldats de Genève et Ajoulots, stoïques, s'efforçaient d'écouter un magistrat dont la Suisse romande attendait beaucoup après la pénible affaire Hoffmann ⁶.

Autre souvenir : la participation de l'Ecole normale à une cérémonie dans l'humble village de Rèclère, ce qui avait donné lieu à des polémiques. On inaugurait une plaque commémorative apposée au portail de l'école en l'honneur de Pierre Jolissaint, enfant du pays, fils de ses œuvres, instituteur révoqué par le gouvernement conservateur de 1850, notaire, tribun radical, conseiller d'Etat, initiateur des Chemins de fer du Jura et partisan du Kulturkampf. Nous nous étions rendus en chars à ridelles — un événement ! — jusqu'en Haute-Ajoie. Discours officiels, chants, fanfare, plusieurs conseillers d'Etat en gibus ; nous ignorions souverainement leurs noms et on se souciait fort peu d'eux ! C'étaient là les « bonzes » que fustigeait M. Germiquet. Après la collation d'usage, tandis que les autorités banquettaient, notre monôme dans l'unique rue du village, nos chants

⁶ Cf. plus loin.

turbulents et nos couleurs stelliennes intéressaient plus la gent du pays, la jeunesse surtout, que l'encens brûlé à un illustre enfant de l'Ajoie.

Je me rappelle cependant la visite de deux conseillers d'Etat en publique, plus tard candidat malchanceux au Conseil fédéral contre le Seelandais Charles Scheurer, commandant un régiment d'artillerie, et le colonel Rodolphe d'Erlach, directeur des Travaux publics, commandant une brigade d'infanterie. Leurs titres militaires m'avaient plus impressionné que leurs fonctions politiques !

C'est à cette époque, ou à peu près, que je situe les obsèques d'un ancien directeur de l'Ecole normale, M. Schaller, retiré du monde depuis vingt ans. Politesse officielle. Nous suivions le convoi, indifférents. Et sur la tombe ouverte, on chanta un air funèbre, tout empreint de douceur et de résignation : « Savez-vous, ô blancs nuages, où vous allez ? Notre vie n'est qu'un nuage... » *Sic transit gloria mundi.*

* * *

La guerre semblait sans issue. Ma mère se lamentait sur la hausse des prix : on parlait d'introduire les jours sans viande et la carte de sucre. A l'école, l'arrivée du charbon n'étant pas assurée, on avait prévu de fermer certains locaux pour l'hiver. Cette situation découlait, disait-on, du blocus des Alliés et de la guerre sous-marine menée par les Allemands.

Je passai les vacances de l'été 1916 à Bonfol, chez mes parents maternels, à 12 kilomètres de Porrentruy, à 3 kilomètres du front des belligérants. Climat plus serein qu'en ville. Sans la présence active de la troupe, nul n'aurait pensé à la guerre. Je retrouvai l'agreste vie d'avant 1914, des tartes aux prunes, des « gugelhopfe », du lait et des œufs à satiété, du lard et du pain bis, et l'amicale chaleur d'une famille paysanne, plus préoccupée des orages, de la grêle et des campagnols que de la bêtise des hommes et du cliquetis des armes.

L'annonce de la mort de l'empereur François-Joseph de Habsbourg avait été considérée comme un événement marquant la fin de la guerre, alors que, quelques mois après, deux faits qui devaient changer le cours de l'histoire du monde, n'émouvaient guère. Ce souverain, dont l'effigie m'était bien familière par ma collection de timbres, quittait une vallée de larmes et de misère après avoir occupé l'avant de la scène pendant plus d'un demi-siècle. Et M. Germiquet en avait profité pour broser à sa façon une fresque des ravages exercés par cette réactionnaire dynastie, tandis que M. Bourquin, lecteur du « Journal de Genève » et du « Temps », nous prédisait, en visionnaire, l'explosion des nationalités dont le vieil empereur avait été le seul lien, et l'avance des Slaves au détriment de l'Occident. Les « Slaves », c'est-à-dire les esclaves selon Gobineau. Ce sont leçons qu'un adolescent curieux n'oublie pas.

La mort de François-Joseph ne hâta pas la fin du conflit. Certes, des déserteurs allemands et français passaient la frontière, venant de la vallée de la Largue. Les « héros fatigués » parlaient de Verdun comme d'une boucherie. Des noms nouveaux de chefs tenaient l'affiche... comme dans une saison théâtrale : Pétain, Sarraïl à l'abondante chevelure de poète, Nivelle brocardé pour son nom par les chansonniers. L'usure se faisait-elle donc sentir partout ?

Dans le courant de l'hiver (ce devait être en janvier ou février 1917), plusieurs divisions furent brusquement mises sur pied. Porrentruy regorgeait de troupes en transit. L'angoisse planait, on ne savait pourquoi. Et je n'oublierai jamais la traversée de la ville par des compagnies fantômes de la division bernoise : soldats harassés, hagards, titubant, sections réduites à quelques hommes, certains ayant même encore la force de se soutenir par des chants. Vision de déroute. Le divisionnaire Gertsch, qui les commandait, avait ordonné des marches forcées, avec paquetage complet et 120 cartouches, à des soldats non entraînés, depuis les places de mobilisation jusqu'à la frontière, en deux étapes. On parlait de Berthoud-Crémines, puis de là en Ajoie. La colère grondait dans le public et des bruits s'enflaient : décès, suicides. Et les soldats marchaient, marchaient comme des automates vers Damvant, Fahy, Bure, Boncourt. J'entends encore le père Gosteli, jovial agent de la police locale, s'écrier sur le seuil de l'Hôtel de Ville : « Si ce divisionnaire s'amène, je lui f...s une paire de « baffes ». Tant pis pour le Conseil de guerre ! »

Certes, nos soldats, quels que soient les contingents cantonaux, étaient toujours accueillis avec cordialité par nos populations, en ville et dans nos villages. Mais l'armée, en tant qu'institution, provoquait l'ire, les railleries ou les protestations par son prussianisme, ses procédés tâtilons ou déraisonnables, son drill inhumain et exagéré. L'esprit de 1914, la ferveur ressentie à Moutier au moment où nos bataillons marchaient vers la frontière et qui avait électrisé un collégien de 14 ans, avait disparu. Le pays vacillait.

* * *

On ne peut demander aux humains de se complaire indéfiniment dans l'épopée. Mes condisciples lorgnaient surtout vers l'externat. Il y avait d'abord le problème de l'attribution des pensions. Chacun avait ses préférences, dont se souciait fort peu le directeur. Jeu de loterie !

Toutes nos pensées, dès février, se concentraient sur Stella jurensis, société d'étudiants portant bérets violets et sautoirs violet-or. Elle rassemblait la plupart des élèves de deux classes supérieures. Nous en rêvions jour et nuit et nous attendions avec impatience le sacramentel : *Dignus es intrare*. La guerre pouvait rôder aux frontières du pays et secouer le monde sur ses bases, Stella brillait d'un éclat rejetant tout dans l'ombre. Imitation des sociétés universitaires de structure germanique, conventicule d'adolescents où l'on entonnait avec conviction des chansons à boire, des vieux airs du pays et quelques chants allemands ou latins dont peu d'entre nous comprenaient le sens, elle attirait comme un mirage. Après un baptême solennel à la bière, le choix d'un « vulgo », tiré des œuvres de Dumas (Athos et Cie !) ou de quelque cigarette ou danse à la mode, on restait « fuchs » un an durant, taillable et corvéable, sous les ordres d'un « fuchs-major », chef de l'écurie des cadets, puis on était promu « bursch » ou compagnon. Ce besoin de vivre dans un mythe, de se créer un type social (avec pipe et canne ou gants !) et de s'affirmer après deux ans d'internat répondait à un besoin profond. On l'enrobait de quelques règles élémentaires de politesse, le « comment », on chahutait, bienfaisant exutoire, dans l'ambiance ubuesque d'une « kneipe » où un tonnelet de bière de 20 à 30 litres (pour 20 à 30 compères) arrosait des

amitiés viriles et nourrissait une ivresse factice bien différente des stupéfiants d'aujourd'hui. Romances et chants bachiques, coupés de « Pro-sit », « Tempus », « Habeas » et autres formules d'un rituel moyenâgeux, et nous rêvions alors d'inaccessibles beautés féminines, nous permettant tout au plus de discrètes sérénades en *pianissimo*. Mais ni Chérubin ni Hercule filant aux pieds d'Omphale n'obtenaient audience dans ce cénacle de juvéniles mâles de souche campagnarde et d'extraction populaire, méprisant la miévrerie, le tarabiscotage et les sentiments frelatés, freluquets et vénéneux. Nous nous gargarisions du Gaulois Rabelais, et Freud et sa suite de psychagogues étaient alors inconnus.

Il arrivait certes que l'un ou l'autre outrepassât les bornes conventionnelles. Il me souvient d'une aventure arrivée à un condisciple, victime de la crânerie propre à cet âge. Ce qui ne l'empêcha nullement par la suite de faire une honorable carrière dans l'honorable corps consulaire. On décida, certain après-midi, d'aller jouer aux quilles au Restaurant du « Pompier », à Fontenais. Sport sain, éminemment démocratique ! Mon camarade, poussé par je ne sais quelle inconsciente imitation, commanda... un brissago qu'il fuma héroïquement jusqu'au bout. Nul n'avait bu plus de deux chopes. Au réfectoire, le malheureux, pris de convulsions, passant par toute l'irisation de l'arc en ciel, se précipita soudain auprès du directeur pour lui demander l'autorisation de sortir... et vida généreusement et son âme et son estomac sur un parquet encaustiqué. M. Marchand, bon prince, se contenta du châtiment naturel...

* * *

Mon entrée à l'externat s'inscrit en apothéose. Le Grand Conseil bernois avait décidé de supprimer, dès 1921, les sections pédagogiques annexées aux Ecoles secondaires de Saint-Imier et de Porrentruy, qui formaient depuis près d'un siècle des volées d'institutrices. Or ma sœur puînée fut invitée à entrer dans la dernière promotion de ladite section, sans examen, si ma famille y consentait. Elle était même dispensée de la dernière année d'école secondaire. Je la savais élève exemplaire et j'en bisquais. A cette nouvelle, l'auteur de nos jours, qui ironisait volontiers sur la corporation des « Schulmeister », ne se sentit plus de joie. Du coup, deux pédagogues dans la famille ! Malgré la malignité des temps, le défenseur de l'ordre social à 160 francs par mois décida l'achat d'un piano. Sept ans auparavant, quand j'avais été admis à l'Ecole secondaire de Tramelan, il m'avait gratifié du Grand Larousse en deux volumes, *fœtus* de ma future bibliothèque. Mais un piano... Dans la maréchaussée, on en parla et ce fut une révolution.

XI. Bienfaisants contacts extrascolaires

Alors que mes condisciples, dès avril 1917, s'installaient dans leurs pensions, en ville, ivres d'une liberté à conquérir, je prenais place définitivement au foyer familial, pouvant étudier librement, seul, sans contrôle. Et je m'étais créé peu à peu un cercle d'amis chez les gymnasiens et chez les employés de banque et de bureau que je rencontrais aussi souvent que mes condisciples. Leurs vues originales, leurs manières d'aborder les problèmes m'arrachaient à l'ambiance scolaire et forma-

liste. Comme je lisais beaucoup — la « Petite anthologie des poètes français » ne me quittait pas — je ne craignais ni discussions ni controverses, selon le haut du panier bruntrutain... et je défendais du bec et des ongles une école qui ne formait... que des cerveaux primaires ! Les projets d'avenir de mes amis du gymnase me rendaient songeur : l'Université, le droit, la médecine, l'Ecole polytechnique. M'étais-je fourvoyé en entrant à l'Ecole normale ? Le programme y était maigre, mais solide et le contact avec la classe d'application m'enchantait. Et lentement l'idée mûrit de continuer mes études de lettres.

Ma décision fut irrévocable après un fait que je m'excuse de relater. Chaque été, les Stelliens organisaient une assemblée générale, anciens et jeunes réunis. Elle eut lieu aux Breuleux, gros village hospitalier des Franches-Montagnes. Et j'eus l'honneur d'y tenir l'affiche par une ode de ma confection : « La cueillette du gui » où je chantais les chênes de mon pays d'Ajoie, le gui, les druides, les faucilles d'or, le mystère de la grande forêt hercynienne. Un compte rendu élogieux paru dans la presse régionale me coiffa d'une auréole facile. J'avais tant dévoré Villon, les auteurs de la Pléiade, Hugo, Musset, Gautier, Leconte de Lisle, Richepin (la littérature s'arrêtait à la fin du siècle !) et fait de l'anthologie mon livre de chevet que de ce pollen butiné devait naître une mélasse de mirlitons. Cette « Cueillette du gui » gît quelque part jaunie dans une liasse de papiers de jeunesse que je n'ai pu me résoudre à épousseter...

Comme un succès en appelle un autre, les professeurs, tout en me taquinant, se mirent — *horresco referens* — à me décerner des notes que je ne méritais pas dans la plupart des disciplines. Si bien que, pour des vers de mirlitons et grâce à la complaisance de chroniqueurs régionaux, je vécus jusqu'à l'examen du brevet sur une réputation surfaite. On ne prête, hélas, qu'aux riches, et j'étais trop jeune et trop veule pour repousser un privilège.

XII. Evénements imprévisibles de portée mondiale

Deux événements se produisirent coup sur coup, en ce printemps 1917, qui bouleverseraient la structure du monde, et peu de critiques, du moins chez nous, leur attribuèrent l'importance qu'ils méritaient : la Révolution russe et l'entrée en guerre des Etats-Unis d'Amérique. Les hommes sont incapables de saisir les lignes de forces de l'histoire sans avoir quelque recul.

La Révolution russe apparut d'abord presque comme un fait divers. On n'aimait pas le tsarisme qu'on associait à l'obscurantisme, aux moujiks, au knout, aux déportations en Sibérie. Néanmoins, le rouleau compresseur russe aidait à abattre les Centraux. D'ailleurs, l'Empire russe était si vaste, si éloigné qu'il ne semblait guère nous émouvoir, ni dans ses succès, ni dans ses revers. Et des noms inconnus en « sky », comme Kerensky ou Trotsky, ne nous rappelaient rien. Ce n'est que dans le courant de l'été, lorsque des divisions entières se mutinèrent et que des soldats russes d'un corps expéditionnaire en France désertèrent en masse — beaucoup passèrent à Porrentruy, grands gaillards blonds et déguenillés — qu'on dut se rendre compte que l'immense Russie abandonnait la lutte. Déception : on ne parlait plus que de « ces salauds de Russes » et des lâches déserteurs.

Aussi quand éclata l'affaire Hoffmann — je relisais les journaux avec fièvre — conseiller fédéral saint-gallois prêt à s'entremettre pour une paix séparée germano-russe, de connivence avec le jeune conseiller national Robert Grimm ⁷, qui s'était rendu à cet effet en Russie, ce fut un tollé général, qui nous scandalisa plus que l'incident dit des colonels. Nous en parlions ouvertement avec nos maîtres, qui y voyaient une manœuvre in extremis pour sauver les Centraux de l'écrasement. Nul ne pensait qu'on cherchait peut-être à arrêter une épouvantable tuerie ou à obéir à quelque sentiment idéaliste. Et surtout on craignait le pire : l'entrée des Alliés en Suisse comme mesure de représailles. Tout rentra dans l'ordre par la démission de Hoffmann et l'entrée du Genevois Gustave Ador au Conseil fédéral. Mais le fossé s'était élargi entre Alémaniques et Romands.

Plus tard, quand les bolchéviks signèrent une paix séparée avec les Centraux à Brest-Litowsk, nous associions en une haine commune Lénine, Trotsky, Grimm, Platten, qui s'acoquinaient avec Guillaume II, Mackensen, Hindenbourg et Ludendorff, pour retarder la victoire des Alliés. Les thèses économiques et sociales du marxisme et du socialisme allemand nous étaient aussi étrangères... que du sanscrit. Un de mes oncles, employé aux CFF, syndicaliste et socialisant, déclara un jour à mon père rayonnant : « J'en ai assez de leur socialisme d'Allemands ! Pourvu qu'on nous paie mieux. » En Ajoie, on était jusqu'au boutiste avec ardeur, mais... sans se battre.

Quant à l'entrée en guerre des Etats-Unis, elle ne provoqua pas un enthousiasme délirant. On sentait que l'Amérique, comme un matador, donnerait le coup de grâce à l'Allemagne. Mais quand ? Dans nos milieux, nul ne supputait la puissance industrielle et militaire du nouvel allié, ni surtout qu'il finirait par supplanter la vieille Europe. On avait tant parlé du rouleau compresseur russe qu'on se méfiait du mirage.

Il me souvient d'une photo représentant le général Pershing, chef du corps expéditionnaire américain, coiffé d'un chapeau genre boy-scout, débarquant en France au cri de : « La Fayette, nous voici ! » Et les USA devinrent subitement à la mode par leurs marches militaires (« For ever », « Sous la bannière étoilée »), leur drapeau à quarante et quelques étoiles, leur président Wilson à face glabre de clergyman, leurs rasoirs de sûreté, leur cinéma, leurs onesteps et leurs twosteps.

La mort de François-Joseph, l'entrée en lice de l'Amérique, le fameux : « On ne passe pas ! » de Verdun éveillaient des espoirs de paix. On s'accrochait à toutes les lueurs : l'intervention du pape, la socialdémocratie allemande qui travaillaient dans les coulisses.

Soudain, la flamme vacillante s'évanouissait : mutinerie de soldats français après une offensive sanglante au Chemin-des-Dames, forfaiture des ministres Caillaux et Malvy, espionnage de la Matahari, danseuse mondaine. L'armée italienne, battue à Caporetto, sur la Piave et l'Isonzo, refluit vers la plaine du Pô. On la couvrait de sarcasmes : je savais dans quelles conditions géographiques elle devait se battre, j'en prenais la défense et on me traitait ironiquement de « capiane ». Le petit géné-

⁷ Mon futur collègue au Conseil national, au BLS et dans diverses commissions, avec lequel j'entretins d'excellentes relations, bien que l'homme fût dur et volontaire mais expéditif, travailleur acharné.

ralissime Cadorna démissionnait. La guerre, broyeuse d'hommes, faisait surgir des chefs nouveaux : Pétain, Clémenceau, Foch. Et les Allemands continuaient à tenir en France et à s'enfoncer en Russie et dans les Balkans. Comme un incendie qu'on croit maîtriser et qui reprend de plus belle. Les étincelles nous atteignaient...

L'Ajoie était survolée souvent. Les communiqués signalaient l'incident par : « Des avions de nationalité inconnue... » Or, par un beau soir de printemps, deux bombes tombèrent à Porrentruy sur une villa, à la route de Courtedoux. Les projecteurs fouillaient le ciel, canons et mitrailleuses tiraient dans la nuit. Nous suivions ce spectacle insolite des fenêtres de notre logement.

Le lendemain, il n'y eut qu'un cri : « Ce sont les Boches ! » On croyait découvrir vingt indices. Huit jours après, l'enquête officielle révélait qu'il s'agissait d'un avion français égaré.

XIII. Réveil de la politique intérieure et nervosité croissante

L'énervement gagnait les meilleurs. Ma mère se révoltait contre la hausse brutale du coût de la vie, à quoi mon père répliquait que les familles de mobilisés étaient plus à plaindre que nous. D'ailleurs la famille s'installerait à Montignez pendant les longues vacances d'été.

Le front ouest s'étant figé ou à peu près, le danger réel et direct s'éloignant de nos frontières, la gêne s'installant dans maints foyers, les problèmes de politique intérieure revinrent au premier plan.

La condamnation trop lourde de Léon Froidevaux avait causé des remous dans tout le Jura et le fossé qui s'ouvrait avec la Suisse alémanique provoquait une résurgence du séparatisme, comme aux jours sombres des articles de Baden et du Kulturkampf. Le coryphée le plus ardent en était le jeune directeur du quotidien conservateur le « Pays », M. Alfred Ribeaud, avocat, écrivain et poète à ses heures, svelte, aérien, portant barbiche, canotier et gants, et qui ressemblait étrangement aux élégantes silhouettes des jeunes hommes entourant Déroulède ou hantant les cafés littéraires parisiens. Je le croisais chaque jour près de l'Hôtel des Halles et il répondait à mon salut par un coup de chapeau gentil et à la Cyrano de Bergerac. On considérait ce mouvement, dans nos milieux, comme une vaguelette éphémère qui ne moussait qu'en surface. Il n'empêche qu'un article stupide d'un journal — argovien ou zuricois — nous avait indignés : il se demandait si le Jura et l'Ajoie méritaient qu'on sacrifie des hommes et de l'argent pour les défendre.

L'Ecole normale ne comptait aucun séparatiste, car le problème, dès le début, s'était enlisé dans des questions d'ordre financier et économique qui nous laissaient indifférents et nous dépassaient. D'ailleurs, M. J. Bourquin ne tarissait pas d'arguments contre un vingt-troisième canton, et M. Germiquet, sarcastique, déclarait que le Jura, divisé par l'histoire et la géographie, sans passé héroïque pour souder nos vallées, ne pouvait former un Etat. Il est vrai d'ajouter qu'aucune émotivité n'enrobait la question jurassienne et je n'ai pas souvenir qu'aucun d'entre nous, en ce temps-là, en ait jamais parlé avec passion. Si c'eût été le cas, poussé par la poésie, mon tempérament ardent et la fièvre de l'adolescence, je n'aurais guère résisté à l'appel mystérieux des sirènes de la race et du sang à l'époque où Barrès galvanisait la jeunesse française, alors que la patrie

suisse, que je n'avais qu'effleurée sans la découvrir, me paraissait encore un concept abstrait et lointain.

Ce qui ne nous empêchait nullement de chanter avec conviction l'« Ame jurassienne », d'E. Germiquet, et « Rien ne vaut notre Jura », tout comme on se grisait des vieux airs du folklore que ressuscitait Jâmes Juillerat. Le reste nous semblait ressortir à l'incompréhensible domaine de la métaphysique : un problème inconnu, qui ne nous concernait pas et ne nous faisait pas vibrer.

Non pas que la politique ait toujours été bannie de nos discussions. On commençait à discuter âprement de la journée de huit heures — qui serait une catastrophe pour l'humanité ! — de la proportionnelle et du rétablissement des processions publiques, supprimées lors du Kulturkampf. La première eut lieu lors de la Fête-Dieu, par une chaude journée de l'été de 1917. Des mains pieuses avaient dressé des autels, monuments floraux érigés sur la rue en quatre endroits. Spectacle féerique dans le vieux Porrentruy où tout s'ordonne et rappelle un harmonieux passé. Une foule énorme participait au cortège religieux, dont ma mère et mes sœurs. Avec quelques parpaillots de mon âge, jouant aux hommes forts, un peu à l'écart, nous regardions en riotant cette scène nouvelle haute en couleur d'un peuple de croyants. Un peu plus tard, à la table de famille, mon père me déclara froidement : « Personne ne t'a obligé d'aller à la procession ; je n'y vais pas non plus. Ne te fous pas de ceux qui croient, c'est leur droit. » Le futur « Schulmeister » comprit la remarque et baissa le nez sur son assiette.

L'auteur de mes jours m'avait d'ailleurs emmené un soir à dessein au « Cercle libéral-ouvrier » qu'on venait de fonder, au Casino du Moulin. On y parla de la proportionnelle, dont j'étais partisan, ne fût-ce que par esprit de contradiction. Tous les orateurs la démolirent, le maire Maillat, les députés Chavannes et Mouche, de vieux messieurs chevronnés, car elle engendrerait la désagrégation de l'Etat. Ambiance fraternelle, communion des fidèles, mains serrées avec ostentation par tous les chefs du parti. Très fier, mon père présentait son rejeton à ses voisins de table dont l'un, l'élégant capitaine Henry, futur préfet d'Ajoie, commentait avec aisance le drill anglais opposé au dressage prussien. Et je buvais ses paroles, tout comme celles d'un jeune avocat bouillant, aux yeux de jais, à l'index vengeur, qui démolissait la réaction cléricale soutenue par Berne : Paul Billieux, tribun et futur conseiller national. Mon brave homme de père, dans l'ambiance des « chers amis politiques », participait au culte avec la ferveur d'un sacristain devant son autel. Hélas, que n'en pouvais-je dire autant ! Cette amitié factice, ces tutoiements faciles, ces miettes du banquet de la gloire semées à chaque table par les élus, l'eau bénite aspergée de haut en bas et l'encens brûlé de bas en haut, les répons du chœur des fidèles à l'appel des officiants ne convenaient ni à mon âge ni à mon tempérament. Combien étais-je plus à l'aise, brettant du bec et battant la controverse avec mes camarades et condisciples, spontanément, sur la place de l'Hôtel-de-Ville ! Et mon père avait cru me faire plaisir ! Si l'on m'avait dit à cette époque-là que je serais séduit par la politique et ses exigences, j'en aurais bien ri. Plus qu'aux messieurs à col cassé, redingote et bedon, mon admiration allait à Guynemer, aux saint-cyriens en gants blancs, à d'Annunzio, à Cyrano de Bergerac. La démocratie ne convient ni aux

adolescents, ni aux peuples jeunes. Et je pensais à mon cher H. Rougemont dit Turco : « On ne conduit pas à l'abreuvoir un âne qui n'a pas soif ! » Je n'avais pas encore soif...

XIV. Tristes vacances : typhus et hôpital

La famille s'était réjouie d'estiver à Montignez, à quelque 10 kilomètres de Porrentruy et de s'installer dans la maison d'une grand'tante paternelle, où la nichée trouverait, comme au pays de Canaan, miel et lait avant d'affronter les rigueurs de l'hiver 1917-1918, qu'on prédisait lourd de restrictions nouvelles. Un paysan, profitant de la foire, avait ramené du mobilier et des effets nécessaires à notre séjour. La joie des retrouvailles, l'air pur du village ancestral, la chaleur du cousinage et la cordialité de l'accueil général, tout contribuait à un bienfaisant dépaysement. Hélas, à peine avais-je repris contact avec des sous-bois de feuillus fleurant bon la chanterelle et la ronce que ma sœur Elsa et moi-même étions touchés par le typhus, évacués d'urgence sur l'hôpital de district et isolés comme des pestiférés. On craignait une épidémie, car plusieurs cas suspects avaient été repérés dans la troupe.

Une maladie grave dans la vie d'une personne constitue un repère, comme la guerre dans l'histoire d'un peuple. Pendant longtemps, dans ma famille, on disait : « Ça s'est passé avant le typhus », ou « c'était dans l'année du typhus. » Trois semaines seul, isolé, à l'étage des contagieux, veillé nuit et jour par une bonne sœur qui passait comme une ombre, visité quotidiennement par le docteur Houlmann, un doux colosse, interniste éprouvé, froid comme un iceberg, je luttais contre la mort. Elle me frôlait, me suivait, et par 40 degrés de fièvre, pour la fuir, je voulais sauter du troisième étage dans une cour dallée. Trois semaines de jeûne absolu, coupé par un verre à liqueur d'une décoction dont le goût me poursuivait longtemps. Mes parents, qui auraient voulu m'étreindre, étaient arrêtés sur le seuil de la chambre, et je ne les voyais ni ne les entendais. Ma sœur, bien que moins secouée, n'en était pas moins terrassée.

Dans un cauchemar, j'avais cru entendre un roulement mat de tambours, une marche funèbre, des bruits d'armes et des pas cadencés de lourds souliers cloutés. Illusion ou réalité ? Les deux s'emmêlaient. Dans ma torpeur, pendant des jours, réapparaissaient brusquement les lugubres roulements et les pas martelés. Or, dès que je retrouvai ma pleine conscience, j'appris que mon rêve se greffait sur la réalité : on avait rendu les honneurs militaires à un colonel fribourgeois décédé à l'hôpital des suites de l'explosion d'une grenade. Seul fil ténu qui en un mois m'ait relié à l'extérieur.

Convalescent, je fus transféré dans la salle des hommes. Epilé comme une coquette — sans rasoir ni ingrédients ! — sec comme un fakir, la voix virile, grandi de vingt centimètres, j'avais été transformé et ragail-lardi par la fièvre maligne. Mes compagnons de chambre, braves gens, ouvriers et paysans usés par la vie ou meurtris par le travail, prenaient leur mal en patience. L'ordinaire était substantiel et le moment le meilleur de la journée se passait à bavarder dans une cour surélevée dont un des côtés donnait sur une place publique. On observait les passants. Certains de mes nouveaux amis, avec une dextérité simiesque, tiraient une toison de

tabac noir d'un paquet bleu ou jaune, l'enroulaient dans une mince feuille de papier de soie transparente qu'ils collaient d'un coup de langue ad hoc. Une vraie cigarette de poilu ! Et la discussion roulait sur les noirs et les rouges, sur les « bonnes places », les combines, les heurs et malheurs conjugaux, la lamentable chair humaine qui sue, souffre, jouit, se désagrège, s'étourdit de temps à autre avec une petite goutte, du gros rouge et des fêtes patronales. Il y avait aussi la fierté des vieux à parler de leurs gosses. On se tutoyait tous, sans cérémonie, comme un besoin social, celui des hommes dans le rang et non celui des comices politiques.

La chambrée m'avait adopté, bien qu'elle m'ait considéré comme d'une autre essence. On se groupait pour que je commente la situation politique, et je n'en étais pas peu fier. Mais tout compte fait, ces braves gens m'apportaient plus que les quelques considérations que je leur offrais. Que j'étais loin de la « Cueillette du gui » et des poètes de l'anthologie ! Et de l'atmosphère scolaire, artificielle, dans laquelle, godelureaux, nous nous complaisions. Et de l'ambiance moite de ma famille où ma mère, avec des prodiges de foi et d'équilibre, assurait la matérielle, et mon père, avec une sagesse antique, défendait le nid, sans rien dramatiser, contre les influences pernicieuses.

Ici, dans la chambre commune, avec des gens de tous âges, le mani-chéisme avait disparu. Pas de bons d'un côté et de méchants de l'autre, pas d'anges à droite et de démons à gauche, pas de vertus ici et de vices là-bas, mais de vrais hommes faits du limon de la terre, ne cachant ni leur luxure ni leurs aspirations, ni leur esprit tribal ni leur besoin de grandeur.

En quittant l'hôpital, j'avais fait peau neuve, revigoré, presque méconnaissable. Comme si le long repos forcé avait accumulé une réserve de forces, que je mis à l'étude avec acharnement, avec d'autant plus d'aise que, vivant dans ma famille, je n'étais pas handicapé par la promiscuité des pensions. Il m'arrivait de travailler fort tard dans la soirée, et quelque coup de sifflet stellien, dans la ruelle sous ma fenêtre, servait de signal pour livrer à la pension X ou Y des thèmes et des solutions à des copains qui grelottaient dans leur chambre non chauffée. Cette rage d'étudier dura près d'un an, jusqu'à l'épidémie de grippe de 1918.

Mes géniteurs avaient peine à comprendre la mutation qui m'avait touché. Qui sait si la force des fakirs et ascètes orientaux n'est pas due à la pratique du jeûne prolongé ? Ma sainte femme de mère me demanda un jour avec précaution... si je n'avais pas un chagrin d'amour pour ne vivre que dans les livres. Un voile pudique recouvrait, à cette époque, drames intimes et problèmes sexuels que la bienséance interdisait d'aborder en famille tout comme avec nos maîtres. D'où notre vision simpliste de la féminité : déesses inaccessibles ou gotons de corps de garde, fleurs bleues romantiques ou gourgandines. Quant à moi, je me contentais d'envoyer timidement des sourires niais et des sonnets pétrarquistes à une jeune modiste aux charmes exotiques ; et j'arborais une cravate lavallière ! Je rougissais en rencontrant ma déesse dans la rue sans jamais oser l'accoster. Était-ce un chagrin d'amour ?

Plus prosaïque, pour m'arracher à mes livres, mon père m'offrait des billets de cinéma, faveur de la police. Un certain soir, il m'invita même au café-concert ambulante où une beauté replâtrée et un « bidasse » en pantalons rouges poussaient la romance et contaient des gauloiseries.

XV. Vers le dénouement. Dernier hiver de guerre et printemps morose

L'hiver s'annonçait pénible et la lassitude gagnait tous les milieux. Le rationnement commençait à peser : après le riz et le pain (nous en mangions beaucoup, même rassis), il y eut le lait, la graisse, les pommes de terre, le combustible, que sais-je encore.

Mes aînés, Bruntrutains ou anciens normaliens, refusaient la plupart de prendre du galon, las de la monotonie des relèves. Mais la passion des armes ne m'abandonnait pas, elle complétait celle de l'étude. Aussi au printemps 1918 devançai-je l'appel d'une année avec le consentement écrit de mon père, fier en son for intérieur d'avoir donné le jour à un cochet aussi belliqueux. On m'incorpora dans l'infanterie. J'aurais dû entrer en caserne en avril 1919. Mais la grippe qui sévit brutalement en juillet 1918 obligea à la fermeture immédiate des écoles de recrues (classe 1898) qui furent seules appelées l'année suivante. J'en fus donc réduit à attendre 1920, ce qui, tout en freinant mon désir, me permit néanmoins de devancer d'un an le contingent... et de rester le cadet de toutes mes promotions.

Sur le front, c'était la guerre des coups de boutoirs. Les Anglais utilisaient les tanks, chars de combat qui devaient exécuter des percées, et les Allemands recouraient aux gaz suffocants, dans la région d'Ypres (ypérite). Les belligérants, de notre point de vue, piétinaient ! Mais ils prenaient leur revanche dans le ciel. Chaque jour l'Ajoie était survolée par des « Tauber » et des « Morane » qu'on différenciail aisément. Et les exploits de Guynemer, de Fonck, de l'escadrille des « Cigognes », de Richthofen et de ses escadres de la mort m'intéressaient plus que les communiqués de Wolff et de Havas, car cette chevaleresque façon de se mesurer en plein ciel me paraissait rejoindre les tournois d'autrefois. J'admirais Bider et Comte frôlant la mort sur leurs boîtes d'allumettes.

Dès le printemps 1918, toutes les hauteurs dominant Porrentruy étaient hérissées de batteries, de mitrailleuses, de projecteurs, d'abris pour tireurs. Un seul appareil avait été descendu, un biplan américain, dont j'avais vu les débris en gare de Porrentruy. Les toits des principaux édifices portaient de grandes croix de signalisation, peintes en blanc sur les tuiles, et une immense croix fédérale, faite d'ampoules électriques, étalée sur une colline derrière le Château, illuminée dès la nuit tombante comme pour une fête populaire, indiquait aux intrus le sol helvétique.

Il avait fallu que la ville soit bombardée, en mars ou en avril, pour que l'armée se décidât à la corseter d'armes et de signaux. Pendant une dizaine de minutes, une escadrille invisible avait semé un anneau de bombes autour de la cité. Terrifiant et apocalyptique, disait-on ! Anodin par rapport à ce qu'on a vu dès 1940. Le lendemain, chacun allait contempler les trous béants laissés par les projectiles tombés du ciel et... ramasser à la sauvette un minuscule éclat de ferraille. On se contait en riant qu'un soldat l'avait échappé belle, car il avait quitté des latrines de campagne une minute avant qu'elles n'aient été soufflées par une explosion. Et les gauloiseries d'aller bon train !

Autre souvenir, que je situe vers la fin de l'été 1918 : un ballon captif suisse, marqué d'une croix très visible, installé non loin du village de Miécourt, avait été attaqué, incendié, et l'aérostier-observateur, le lieutenant Flury, de Granges, tué au champ d'honneur. Ce crime de

guerre, que nous avions peine à assimiler à une erreur, était l'œuvre d'un aviateur allemand. L'Ajoie unanime, et derrière elle, tout le pays, en fit un deuil national⁸. Et la haine contre les Centraux s'en accrût d'autant, surtout qu'ils avaient repris l'offensive par un formidable coup de boutoir — une vraie surprise — et se retrouvaient sur la Marne, comme en 1914. Les pessimistes avaient-ils raison, et les « Boches », comme l'hydre de Lerne, tiendraient-ils tête aux héros ? Mais les Américains, dernier espoir, débarquaient.

Je me souviens de la forme bizarre que prenait le front près de Saint-Mihiel : le saillant ressemblait à une hernie. Grande discussion en classe : faut-il dire la hernie ou l'hernie ? Ce byzantisme pédagogique et pontifiant m'avait fait hurler de dégoût au moment où 50 000 combattants de notre âge s'affrontaient dans ce saillant. Il est vrai qu'à peu près à la même époque se fondait à Zurich le mouvement dadaïste !

Le bruit courait avec insistance que l'empereur Charles I^{er} d'Autriche et son épouse Zita négociaient en secret une paix séparée et qu'une offensive fulgurante des Alliés se préparait. « On » assurait que... le dénouement était proche.

XVI. Un ennemi nouveau et inattendu : la grippe espagnole

Longues vacances

Brusquement, au début de l'été 1918, un ennemi nouveau, impitoyable, ignorant les frontières et la distinction entre amis et ennemis, front et arrière, militaires et civils, généraux et soldats, feldgrau et kaki, bleu horizon et vert olive, s'insinua, peste nouvelle, semant la mort et désorganisant tout : la grippe espagnole, appelée au début la « dingue ».

Elle s'abattit sur Porrentruy et l'Ajoie, comme une tempête. Notre école fut fermée au début de juillet. Chacun rentra dans ses foyers et nous ne devions nous retrouver — ce que nul ne prévoyait — qu'en janvier 1919. Tous les collèges de la ville furent transformés en lazarets, hébergeant des centaines de soldats. L'hôpital se remplit à craquer, on réquisitionna lits et matériel sanitaire.

Pendant un mois, réveillé à l'aube au son des tambours crêpés et de la marche funèbre, je me précipitais à la fenêtre donnant sur la Grand-Rue. Un détachement militaire encadrant des corbillards quittait l'hôpital, traversait la ville silencieuse pour se diriger vers la gare tandis que des ombres, comme des spectres, apparaissaient derrière les vitres, tout le long du parcours. Et des parents de toutes conditions, loques humaines cassées et hoquetant, suivaient les cercueils, soutenus par un aumônier ou quelque officier. Les souliers cloutés retentissaient sur la route durcie, rythmant la cadence des tambours. Atroce scène. Au début, une section rendait les derniers honneurs, puis l'épidémie frappa si fort qu'on se contenta d'un peloton d'une dizaine d'hommes et de deux tambours, comme pour un condamné conduit au poteau d'exécution.

Les civils étaient aussi touchés en masse, mais moins grièvement. L'air même semblait empuanti de lysol, camphre, chlore, et certains buvaient, disait-on, des rations gargantuesques de cognac. Mes parents, traumatisés par le typhus de l'été précédent, replièrent rapidement la

⁸ Un monument a été érigé sur l'emplacement où mourut le lieutenant Flury.

nichée sur Montignez, diminuant le risque de contagion, sans pour autant l'écarter.

D'après critiques pleuvaient de toutes parts sur le service de santé militaire qu'on accusait d'impéritie, d'incurie. Débordé, il improvisait. Un décès me bouleversa : celui d'une ravissante créature, Madeleine Voirol, riche de vingt printemps, fille unique de l'aubergiste du « Tirage », proche du collège, restaurant où nous nous rendions parfois dans un grand jardin ombragé. Belle comme une vierge de Botticelli, souriante et digne, elle acceptait avec une aisante condescendance les patauds compliments de jouvenceaux enhardis par deux doigts de bière. Je ne pouvais concevoir que la mort l'eût fauchée en deux jours alors qu'elle se dévouait au lazaret, vis-à-vis de chez elle. L'odieuse Camarde frappait donc sans discrimination ? Que des soldats meurent, hélas, c'était dans le domaine du possible, car on les voue au sacrifice. Que des amis de mon père, hommes dans la cinquantaine, soient emportés, c'était aussi brutal, hélas. A dix-huit ans, on admet que la vieillesse commence à quarante ans. Mais qu'un être de vingt ans... L'angoisse me saisissait à la gorge et je sentais, moi aussi, pourquoi pas ?...

A Montignez, on vivait comme dans une île fortunée. La grippe paraissait vaincue, mais elle reprenait de plus belle en septembre. On la croyait extirpée ; en novembre, elle refaisait des victimes, quatre à cinq par jour — au moment de la grève générale — si bien qu'on interdit toutes les réunions publiques.

Un avis officiel de la direction de l'école nous avisa, à fin septembre, que les cours ne reprendraient qu'en janvier. Motifs : la grippe, l'occupation des locaux transformés en lazarets, le manque de combustible. Les moinillons, frissonnant aux premiers frimas, regagnèrent Porrentruy et l'Hôtel des Halles en octobre, bardés pour l'hiver, gavés de soleil, d'oxygène et de légumes frais.

Je ne suivis plus guère les opérations. On se précipitait sur les journaux pour y lire les titres à sensation et les nécrologies. Les Centraux reculaient en combattant et des noms surgissaient à chaque page : Foch, Clémenceau, Poincaré, Lloyd George, Wilson. L'Empire austro-hongrois se désagrégeait, la révolution couvait en Allemagne. On affirmait sérieusement que le Vorarlberg désirait devenir canton suisse ! On se réjouissait de l'armistice, qu'on devinait proche, mais la grippe Moloch grimaçant, hantait toujours les esprits.

M. Marchand m'avait demandé, pendant ces éternelles vacances, de m'occuper de menues commissions. En échange, la bibliothèque de l'école m'était ouverte sans contrôle ; il me passait le vénérable « Temps » pour y lire les chroniques d'Abel Hermant et m'invitait souvent à sa table dans la volière froide et vide. Il me prêta les œuvres de Flaubert, de Maupassant et d'Anatole France, alors à la mode. Et j'eus même l'heur d'emporter à domicile les six ou huit volumes de l'« Histoire littéraire » de Petit de Julleville.

Par lui aussi, je fis ample connaissance avec M. Gustave Amweg, maître à l'Ecole cantonale, un passionné de l'histoire jurassienne dont nous n'avions alors aucune idée. Et la visite de la partie supérieure de l'Eglise des Jésuites me fascina littéralement. Non pas les quelques milliers d'elzevirs moisissants et poussiéreux sur lesquels s'étaient penchées des générations de pères pour approfondir la philosophie, l'éthique,

la dialectique de l'ordre de Loyola. Mais le plafond en stuc m'éblouissait avec ses nuages d'anges, ses fleurs stylisées et ses médaillons des évangélistes. Chef-d'œuvre du baroque, haut lieu de l'histoire jurassienne où se déroulait le sacre des évêques et des abbés mitrés, l'église, après avoir été profanée sous la Révolution, fut mutilée au cours du XIX^e siècle par un plancher à mi-hauteur qui la coupa littéralement en deux. La partie inférieure fut transformée en halle de gymnastique — celle que nous utilisions — tandis qu'aucun normalien ne vit jamais la bibliothèque de l'Ecole cantonale installée dans la partie supérieure où les stuccatures avaient pu être sauvées heureusement du marteau des vandales. M. Amweg parlait avec amour et conviction de ces collections qu'il aimait et s'indignait, bien qu'il fût libéral militant, des hérésies architecturales commises au nom du Progrès envers un monument dont nous aurions tous dû être justement fiers⁹. Il est vraisemblable que si j'avais habité Saint-Imier, jamais l'occasion ne m'aurait été offerte de visiter cette célèbre bibliothèque, le gymnase et l'Ecole normale vivant chacun dans leur propre ghetto scolaire. Triste, mais vrai...

Un jour, mon père m'annonça que si je voulais gagner quelque argent, on m'attendait à l'usine à gaz où s'accumulaient les bordereaux sur le bureau du comptable, malade de la grippe depuis plusieurs semaines. Et pendant quelques semaines, je remplis des factures pour les abonnés au gaz, travail mécanique, monotone, abrutissant, dans un local où tout, jusqu'aux meubles, s'imprégnait de poussières de coke et sentait l'acétylène. J'appréciais d'autant plus les longues soirées consacrées à mes chères lectures, favorisant des évasions mentales et des paradis artificiels malgré la malignité des temps. Et je remerciais *in petto* mes parents de ne pas m'avoir condamné à griffonner des chiffres entre quatre murs sombres, car j'aurais fini dans quelque club anarchiste !

XVII. Armistice et grève générale

Les événements, en cette fin d'année 1918, se précipitaient à une cadence si rapide que j'ai peine à en reconstituer la trame. La grippe persistait. Des troubles éclataient à Zurich où le gouvernement cantonal s'était réfugié à la caserne, sous la protection de l'armée. Six ans après, on en plaisantait encore dans le mess d'officiers que je fréquentais à Dübendorf !

Puis survinrent, se succédant comme des coups de tonnerre — je n'en puis préciser l'ordre chronologique — l'abdication de Guillaume II, la demande d'armistice de l'Autriche-Hongrie et de l'Allemagne, la grève générale en Suisse. Celle-ci passa à peu près inaperçue en Ajoie ; seuls

⁹ La décision du Conseil-exécutif bernois d'adopter un plan de rénovation et d'affectation nouvelle des bâtiments historiques de Porrentruy, en 1954 déjà, malgré certaine opposition, me combla d'aise : administrations au Château, bibliothèque de l'Ecole cantonale et archives de l'Evêché à l'Hôtel de Gléresse (anciennement administrations) ; restauration de l'Eglise des Jésuites devenue une aula pour les écoles moyennes qu'on doterait de halles de gymnastique. Un meeting populaire avait demandé que l'Ecole normale soit déplacée au Château, ce qui aurait bouleversé tous les plans. Mais le gouvernement ne céda pas. Le programme fut réalisé et je pensai à la joie profonde qu'aurait ressentie ce vrai Rauraque qu'était G. Amweg.

furent mobilisés des dragons et, si je ne m'abuse, les soldats du bataillon de carabiniers 2. On parlait de trains bloqués à Granges et à Bienne et de l'attitude courageuse de mécaniciens delémontains et du préfet Choquard, de Porrentruy, le populaire conseiller national, qui avait apostrophé des grévistes avec sa rondeur habituelle.

Il ne m'appartient pas, en l'occurrence, de juger des causes de la grève générale : mécontentement des masses, lassitude, sous-alimentation dans les villes, salaires inadaptés, etc. Ces facteurs nous échappaient. Un seul point nous frappait : proclamée au moment de l'armistice et de la défaite allemande qu'on souhaitait depuis quatre ans, elle apparaissait plus comme un crime que comme une faute. On y soupçonnait une connivence avec le bolchévisme et la révolution qui s'allumait en Allemagne et en Autriche. Et les jugements étaient unanimes : c'est la main de Berlin et de Moscou. On condamnait les fauteurs de grève, non pas comme grévistes ou militants d'extrême-gauche, mais comme trouble-fête venant saboter une noce ou une fête de famille.

Car l'armistice, le 11 novembre 1918, provoqua une explosion de joie. Je m'étais rendu passer la Saint-Martin, patron gaulois et généreux de ma paroisse, à Montignez, dans la famille de mes oncles, du samedi au lundi. Or, le lundi matin, la nouvelle de l'armistice se répandit, vers dix heures, venant je ne sais si c'était de France ou de Porrentruy. Instantanément, les cloches sonnèrent, auxquelles répondirent toutes celles des villages proches, de Suisse et de France. Carillon inoubliable dans l'air froid de novembre transmettant ces voix d'airain unies qui clamaient vers le ciel la reconnaissance commune envers la Providence, la fin du cauchemar, la victoire des Alliés sur le militarisme allemand. Au village, on pensa surtout à ceux d'à côté, de Courcelles, de Florimont, de Faverois, de Réchésy, de Suarce, de Delle, frères de sang et de patois, dont beaucoup étaient tombés sur tous les fronts, de l'Artois aux Dardanelles, car on se renseignait discrètement par-delà les barbelés qui marquaient la frontière.

Par un premier gel d'automne, mon oncle et moi nous étions partis à pied pour le village voisin de Lugnez, histoire de partager notre joie. A mi-chemin, on croisa un doux ivrogne, hilare, que l'armistice avait grisé un peu plus que de coutume. Mon oncle le taquina : « Tu vas à Berlin ? » Et l'autre de répondre : « Non, j'en reviens... pour fêter la Saint-Martin ! »

Le soir même, pressé de rentrer à Porrentruy, je trouvai la ville pavoisée aux couleurs suisses et françaises. Restaurants, cafés, guinguettes, tout était ouvert. Des monômes se formaient dans les rues. Une bacchanale, une kermesse à la flamande. On chantait, dansait, titubait, s'embrassait sur les trottoirs, sans distinction d'âge ou de sexe, bravant la grippe et la grève générale ¹⁰.

Dans sa naïveté, le public croyait à la fin magique de tous les maux. On enterrait la guerre, on retrouverait la paix, la fin des carnages et des privations, la belle vie d'avant 1914 que nos aînés poétisaient déjà. Je me rendis dans un cercle privé où je traînai un spleen idiot dans l'allégresse générale, si bien que d'honorables chaperons déléguèrent

¹⁰ 1945 n'a pas connu pareille explosion populaire, les esprits étant préparés beaucoup mieux, par la radio, à la capitulation du Troisième Reich.

l'une ou l'autre jeune fille, au moment des valse bleues, pour m'entraîner dans la danse. J'aurais voulu dire à ces dulcinées combien elles étaient belles, fraîches comme les héroïnes de Musset, et leur déclamer des vers enflammés, « Lucie », « La nuit de mai » et autres pralines et caramels poétiques. Las, trois fois hélas, frappé d'ataxie locomotrice, j'ignorais la cadence et leur marchais sur les pieds et pour comble, conscient de mon ridicule, rouge comme un homard trop cuit, à l'ataxie s'ajouta l'aphasie des timides. Alors que la ville s'enfonçait jusqu'au matin dans la frénésie de la victoire, le pauvre imbécile rentra chez ses parents à minuit, se rendant compte qu'il était avec ses pairs un clairon claironnant, un plastronneur jobard, un coq belliqueux, mais un dadaï dans la société policée des adultes et vis-à-vis des jeunes filles en fleur aux yeux candides et aux fossettes malicieuses. Seul dans ma chambre, je me comparai à une triste larve sociale, une chrysalide peut-être, en tout cas pas encore un papillon ! Et dans la nuit de l'armistice, je m'endormis profondément, comme un guerrier épuisé, indifférent à la joie d'une ville en liesse. Je n'étais qu'un adolescent, comme en 1914...

XVIII. Entre guerre et paix : adieu à l'école et à l'adolescence

La grippe, sporadiquement, frappait encore fort. L'euphorie de l'armistice rejetait dans l'ombre tous les soucis, bien que la paix fût encore loin à l'horizon. Les visions de guerre ne s'effaçaient pas en un tournemain. Des trains de rapatriés, grands blessés et prisonniers, hâves, miséreux, grelottant sous leurs pansements et dans leurs uniformes usés, passaient en gare de Porrentruy, décorée aux couleurs françaises. L'accueil était délirant, et la ville entière venait manifester sa sympathie aux poilus auxquels on distribuait du thé, des gâteries, des souvenirs. Ces pauvres gens pleuraient, secoués par l'émotion, si bien qu'il fallut bientôt supprimer les arrêts des trains en gare. On déclarait que cette mesure émanait du général Wille — qui avait lancé pareil bruit ? — qu'on détestait parce que germanophile après l'avoir applaudi en 1914 et reçu avec déférence en 1916.

Certains pays se débattaient dans des guerres intestines. Mais je ne suivais plus les événements internationaux : relâche après l'effort, comme quand on a réussi un examen. Russes blancs et bolchéviks, putsches en Allemagne, misère à Vienne, Rosa Luxembourg, Karl Liebknecht, Spartakus, les Balkans en effervescence, des noms, encore des noms qui n'éveillaient aucun écho, soubresauts après la tempête.

L'Ecole normale avait rouvert ses portes au début de 1919, après six mois de vacances forcées. Un de nos condisciples, Wild, de Saint-Imier, nature romanesque, rêveur, original, atteint à vingt ans de rhumatisme déformant, abandonnait aussi le peloton. De quinze au départ, nous nous retrouvions onze, minable promotion de guerre, désaxée, instable, victime de la folie des puissants, entrant dans un monde où les valeurs essentielles étaient remises en discussion, comme il arrive dans toutes les périodes de l'histoire fracturées par des séismes politiques et sociaux. « Le Feu », de Barbusse, « Les Croix de Bois », de Dorgelès, les suffragettes, le communisme, l'Amérique, tout concourait à secouer les consciences bien assises, à déboulonner les idoles, à démasquer les « bonzes » et les nantis. Un nouveau mal du siècle commençait, attendant son Musset.

Pendant quatre mois, au petit trot, on prépara l'examen du brevet qui, en période normale, provoque toujours maintes répétitions et engendre une fièvre *sui generis*. En avril 1919, ce ne pouvait être qu'une banale et légale formalité. Il en fut ainsi. L'équipage lancé sur un esquif de guerre dans des eaux tumultueuses, se dispersa, après quatre ans de maigres études, nourri de viandes creuses, plus attentif aux grains du ciel politique qu'à la sereine méditation.

Au soir de l'examen « en obtention du brevet pour l'enseignement primaire » (appellation officielle... et contrôlée), les onze rescapés, réunis en une agape de grands bourgeois fêtant un triomphal succès, décrétèrent que leur adolescence était enterrée et que, devenus « régents », promus au rang d'« hommes » portant comme Atlas le poids du monde sur leurs épaules, ils iraient enseigner tous azimuts les enfants du pays jurassien. Et ils promirent surtout, dernier décret d'adolescents scrupuleusement tenu, de se retrouver en hommes tous les cinq ans, puis la cinquantaine sonnée, toutes les années comme les « Copains » de Jules Romain.

Novembre 1971.

Virgile MOINE

ANNEXES

Seva

Le tirage de la 197^e émission de la Seva a eu lieu le 28 octobre à Niederbipp. 27 255 billets gagnants, d'une valeur globale de 325 000 fr., ont été tirés au sort.

La chance a souri à une retraitée qui a gagné le gros lot de 120 000 fr. La plus grande part des billets gagnants ont été encaissés.

Pour l'émission de Noël, la Seva offre la possibilité de gagner le gros lot d'un quart de million avec un billet de 5 fr. seulement. En outre, seront tirés au sort 1 lot de 10 000 fr., 10 lots de 1000 fr., 12 lots de 500 fr. et 100 lots de 100 fr. Les 41 200 autres lots gagnants représentent une valeur de 214 000 fr. Le tirage aura lieu le 16 décembre 1971 à Worb

Recommandation concernant le marché des grumes épicéa / sapin pour l'exercice 1971 / 1972

La Commission des forêts et du bois de l'ADIJ, groupant les représentants des Associations régionales des propriétaires de forêts et de l'Association jurassienne des propriétaires de scieries du Jura, fait les recommandations suivantes :

1. Les producteurs prendront contact régionalement avec les acheteurs habituels afin de déterminer si les coupes martelées peuvent être absorbées.